

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 74

MONTREAL, 19 SEPTEMBRE 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



L'INSURRECTION EN MACÉDOINE.—Une halte d'insurgés

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION;
Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

ENTRE-NOUS

L'enquête sur le naufrage du "Mersey" vient de finir, après avoir révélé des faits révoltants.

Parti de Rimouski le 10 août, le "Mersey" se rendait aux Sept-Iles, un voyage d'une demi-journée, quand, vers midi, une voie d'eau se déclara. Le navire était vieux, 33 ans, et dans un tel état, que plusieurs matelots avaient refusé de faire partie de l'équipage, craignant avec raison qu'il n'arrivât malheur.

Le navire avait-il touché ou la voie d'eau s'était-elle déclarée par suite du mauvais état de la coque, nul ne le sait, mais ce qu'il y a de certain, c'est que le capitaine se rendit si bien compte de la gravité de la situation qu'il donna l'ordre de mettre une chaloupe à la mer, — la chaloupe plutôt, puisqu'il n'y en avait qu'une.

En pareil cas — et à défaut du code maritime, c'est le code de l'honneur et de la coutume qui le dit — le devoir du capitaine est de rester le dernier sur le pont et de ne quitter son navire qu'après avoir veillé au sauvetage des passagers et de l'équipage.

Ce n'est malheureusement pas ainsi que les choses se sont passées.

Affolés, perdant la tête, pris de vertige, le capitaine, son second, et le premier mécanicien, c'est-à-dire les trois officiers, ceux qui devaient rassurer l'équipage et présider au sauvetage, se jetèrent dans la chaloupe, prirent les rames et se dirigèrent vers la terre, ne songeant qu'à sauver leur misérable peau, qui contenait une âme plus misérable encore.

Les cris des malheureux qu'ils abandonnaient sur le navire prêt à sombrer les laissèrent insensibles, et, quand en sûreté à terre, ils se détournèrent enfin pour voir ce qu'était devenu le "Mersey", rien ne parut sur la mer; le drame était fini.

Que se passa-t-il à bord, pendant que ces hommes manquaient ainsi à leur devoir, combien de temps dura l'agonie des cinq malheureux abandonnés ?

Autant de questions qui resteront toujours sans réponse.

Des épaves recueillies plus tard prouvent cependant que ces pauvres jeunes gens, sans expérience, construisirent à la hâte une sorte de radeau peu solide, à l'aide de planches et de portes qu'ils arrachèrent à bord, qu'ils réunirent tant bien que mal, et sur lequel ils durent chercher à gagner la terre.

La mer les engloutit.

— L'enquête a prouvé tout cela.

Et maintenant, n'est-on pas épouvanté à la pensée des souffrances morales que doivent éprouver ces trois êtres qui ont assisté à la mort de cinq beaux et forts jeunes gens, sans faire le moindre effort pour les sauver.

Je parle des remords des trois survivants, en admettant qu'ils soient susceptibles d'en éprouver, car on se demande de quelle boue ils ont été pétris pour se conduire ainsi.

Le capitaine pleure et ne trouve rien autre chose à dire qu'il va devenir fou.

Ses larmes ne rendront pas la vie aux pauvres noyés.

Le second, en se voyant arrêté, comme son capitaine, sous la terrible accusation d'avoir causé mort d'homme, est resté complètement impassible et s'est contenté de dire : "C'est bien."

Quant au mécanicien, âgé et malade, on l'a laissé en liberté.

Un troisième accusé a cependant été arrêté, le propriétaire du navire, qui savait très bien que son bâtiment ne valait pas quatre sous, et qui s'en servait néanmoins pour faire quelque argent, sans souci de la vie de ceux qui étaient à bord.

Tous trois comparaitront devant la Cour d'Assises, et il faut espérer que la sentence qu'ils recevront, s'ils sont reconnus coupables de l'accusation qui pèse sur eux, sera proportionnée à l'énormité du crime commis.

En attendant, cinq familles sont plongées dans les larmes.

Oh ! les drames de la mer !

— Tout le monde sait que les jeux du sport ne se pratiquent pas toujours d'une manière purement récréative et scientifique, et que l'on a souvent à déplorer la brutalité de certains joueurs.

Il arrive malheureusement parfois des scènes vraiment déplorables, qui se terminent par des accidents — on appelle cela des accidents — qui ont des conséquences très sérieuses.

Que de jeunes gens sont devenus sourds, défigurés ou infirmes pour cette seule cause !

Dimanche dernier, c'est Québec qui était le théâtre d'un spectacle si révoltant que nombre de spectateurs l'ont qualifié de boucherie.

On jouait à la crosse, ce jeu si élégant, si scientifique et si émouvant quand il est bien joué, et si dégoûtant quand il se transforme en bataille.

La crosse est, dit-on, un jeu sauvage, mais comme me le disait dernièrement un indien civilisé, il est devenu tellement brutal que les sauvages ne veulent plus le jouer avec les blancs.

Il en est de même du jeu de ballon, du football, qui est souvent une occasion de rixes et de coups, et dans lequel alors l'habileté n'a plus rien à faire.

Le jeu de ballon existe encore en France, en Bretagne, où on le jouait d'une manière vraiment sauvage, il y a quelques années. J'espère que, le progrès aidant, on en est arrivé à le jouer plus pacifiquement, au pays si bien chanté par Botrel.

On l'appelle, là-bas, le jeu de la "soule".

La soule est un ballon de cuir, gonflé de sable, et le jeu consiste à pousser la soule dans la commune où la joute a lieu ou à l'emporter dans la commune des "gars", qui viennent en disputer la possession.

Ce n'est pas un jeu d'enfants, comme on va le voir :

Emile Souvestre raconte l'épisode suivant qui a signalé, il y a quelques années, une des fêtes de la soule :

Le plus fort "souleur" d'alors était un nommé François, de Pontivy; un seul homme lui avait disputé quelque temps sa supériorité; c'était un paysan de Kergrist, nommé Ivon Marker, mais François avait fini par lui enfoncer une côte, et Ivon en était mort. Le fils d'Ivon, Pierre Marker, voulut succéder aux prétentions de son père: il ne fut pas plus heureux; François lui creva un oeil à la soule de Cléguera et lui cassa deux dents à celle de Séglien. Depuis ce temps, Pierre Marker avait juré de se venger. Peu après, une soule eut lieu à Stival; les deux antagonistes s'y rendirent; François y fit merveille, comme toujours, mais remarqua, cette fois, non sans surprise, que Pierre ne s'attaquait plus à lui, et même semblait l'éviter. Il n'en continua la lutte qu'avec plus de vigueur, et, comme toujours, finit par s'emparer de la soule, qu'il emporta triomphalement à travers champs. Mais, après une course d'une demi-heure, harassé de fatigue et n'entendant plus aucun bruit, le souleur se crut seul et s'arrêta pour souffler.

Bientôt, François se releva et recommença à courir vers un ruisseau qui séparait la commune de Stival et celle de Pontivy. Déjà il voyait les saules qui le bordaient, lorsqu'il entendit derrière lui ce bruit mou et particulier que font les pas d'un homme qui court les pieds nus. Il se retourna; de loin, dans l'obscurité du chemin creux, il aperçut une ombre qui s'avançait rapidement vers lui. Le vieux souleur eut peur, car il se sentait trop faible pour se défendre, et il était trop loin pour espérer du secours des siens. Il se précipita à fuir et, rassemblant toutes ses forces, reprit sa course vers le ruisseau. Mais le bruit des pas qui le poursuivaient devenait toujours plus voisin... Il fait son dernier effort, il touche aux saules, son pied est déjà dans l'eau! Dans ce moment, un cri part derrière lui, à son oreille, un cri qu'il reconnaît. François veut traverser d'un

bond le court espace qui lui reste à franchir, mais, épuisé, il retombe lourdement sur les pierres aiguës qui forment le lit de la rivière...

En revenant à lui, il sent un genou sur sa poitrine, et la figure de Pierre est contre la sienne, avec son oeil borgne et sa bouche sans dents, qui sourit d'une manière horrible. Par un mouvement insinatif, Pierre étend la main vers la rive gauche, car cette rive, c'est la commune de Pontivy, et s'il la touche il est sauvé.

Mais le paysan a saisi cette main de son poignet de fer.

"Tu es en Stival, bourgeois, dit-il, j'ai droit sur toi". — Lâche-moi, chouan, cria l'ouvrier. — Donne-moi la soule. — La voilà, lâche-moi à présent. — Tu me dois encore quelque chose, bourgeois. — Quoi donc? — Ton oeil" hurla Pierre. Et son poing s'abattit sur l'oeil gauche de François et le fit jaillir de son orbite. — "Lâsse-moi, assassin! criait celui-ci. — Tu me dois encore tes dents, bourgeois!" Et les dents du Pontivien lui tombèrent brisées dans la gorge. Mais ce ne fut pas tout: saisissant sous son bras la tête de son ennemi, Pierre, comme pris de folie furieuse, se mit à la lui marteler à coup de sabot.

Le lendemain, on trouva François, ne donnant plus signe de vie, gisant dans le ruisseau. Il resuscita, cependant, mais, forcé de subir l'opération du trépan, il demeura borgne et idiot.

Quant à Pierre, traduit en Cour d'Assises, il se borna à répondre pour toute défense: que François était en Stival quand il l'avait rencontré, et que c'était comme ça qu'on jouait à la soule. Il fut acquitté, et les soules furent défendues pendant quelques années.

Je n'ai pas cité cette partie de soule pour le seul plaisir de la chose, mais surtout pour démontrer à quel point on peut en arriver quand on commence à jouer brutalement.

— Tout n'est pas rose dans la vie des savants.

L'éruption du Vésuve, qui fait en ce moment son petit bonhomme de chemin, sans causer trop de dégâts, a failli jouer un mauvais tour à un savant autrichien.

Ce brave homme, qui, tous les matins, depuis plusieurs mois, tâtait le poulx de la montagne célebre, ou en d'autres termes, l'observait avec attention, s'aperçut qu'une éruption était proche, et crut devoir en avertir les Napolitains, les engageant à se tenir sur leurs gardes, ne sachant jamais jusqu'où peuvent aller les colères de ces souterrains de la terre embrasée.

L'avis était bon, mais les Napolitains ne sont pas Italiens pour rien, et quand ils virent que le volcan commençait à vomir feu et laves, ils ne trouvèrent rien de mieux à faire que d'accuser l'Autrichien d'être la cause de l'éruption, parce qu'il avait le mauvais oeil.

Or, avoir le mauvais oeil, en Italie, est chose grave, et on crut être bien généreux envers le savant en lui ordonnant de quitter Naples au plus vite, ou sinon...

Sinon, on comprend, et déjà on voit briller la lame du stylet qui doit s'enfoncer entre les épaules du "jettatore", du jeteur de sorts.

On peut être jettatore, sans le savoir et sans vouloir causer le moindre mal. On naît jettatore, on meurt jettatore, car la "jettatura" est incurable.

Les Italiens ont une peur affreuse du jettatore.

S'il regarde attentivement votre maison, disent-ils, le feu ne peut tarder à s'y mettre; si ses yeux s'arrêtent sur un couvreur, le malheureux tombe du toit; en sa présence, et fatalement, vous ne manquez jamais de briser quelque objet précieux, de casser le ressort de votre montre, de vous embarrasser dans les jambes d'un chien et de dégringoler les escaliers; il suffit même de l'avoir rencontré pour que toute la journée soit mauvaise; vous manquerez, ce jour-là, les affaires les plus certaines; vous changerez un billet de banque et l'on vous rendra de la fausse monnaie, etc.

On dit que le jettatore est ordinairement malgre et pâle; il a le nez en bec de corbin et de gros yeux, qu'il a le soin de recouvrir de lunettes.

Chez nous, si l'on ne croit pas aux jeteurs de sorts, nombre de gens sont encore influencés par ce qu'ils se figurent être des présages.

La rencontre d'un bossu, selon le chemin qu'il suit, a son importance, d'après certaines personnes.



MANITOBA.—PRODUITS AGRICOLES EXPOSÉS À EDMONTON

LES ÉVÉNEMENTS DE MACÉDOINE

On s'est habitué à lire ce titre d'article avec le calme égoïsme de l'homme bien abrité qui regarde les autres accablés sous une averse. Chaque année à peu près apporte sa révolte des chrétiens de Macédoine contre le joug parfois sanglant de l'administration musulmane ; chaque année, cette révolte est étouffée, et l'Europe se redort tranquille : c'est l'exutoire qui a évité l'explosion désastreuse dont la "question d'Orient" nous menace depuis si longtemps.

Nous ne sommes plus au temps des croisades où tous les peuples chrétiens s'unissaient, au prix de tant d'efforts et de souffrances, pour venger le sang chrétien. La France, qui donna de si brillants chefs aux croisés, est occupée à faire signer et exécuter, par un souverain musulman, des décrets contre les religieux français, sur cette même terre d'Afrique où saint Louis mourut pour la défense de la foi. Ses ministres actuels ont de la liberté des chrétiens une conception assez semblable à celle que s'en font les vizirs et les valis de la Sublime Porte.

Mais voilà que cette année la "question d'Orient" se pose de nouveau avec insistance. Les populations macédoniennes ont attendu d'avoir terminé la moisson et assuré leur pain pour la saison d'hiver, puis elles se sont révoltées avec une ardeur qui a surpris l'Europe et les diplomates en vacances.

D'une part, les insurgés, connaissant l'inutilité des appels et des proclamations, emploient des moyens plus sûrs pour se faire entendre de l'Europe. Après la banque de Salonique détruite par des bombes de dynamite, ils s'en prennent aux chemins de fer. Ils ont soin d'avertir de leurs intentions pour éviter aux voyageurs le désagrément de partir pour l'autre monde, alors qu'ils ne pouvaient qu'aller de Constantinople à Vienne ou vice-versa. Première difficulté internationale.

La répression à la mode turque fait apparaître un autre point noir. Les chrétiens étrangers et leurs intérêts sont menacés dans toute l'étendue de l'empire musulman où la révolte a éclaté. Le fanatisme musulman les englobe dans une même haine avec les révoltés. Déjà, au mois de mars dernier, un vice-consul de Russie, M. Chtcherbine, était massacré. Le 7 août, c'est M. Rostkovsky, consul russe à Monastir, qui est tombé mort sous les coups des gendarmes ottomans.

M. Rostkovsky se rendait, comme d'habitude, au consulat. Il résidait depuis le commencement de l'été avec sa famille à trois milles environ de Monastir. En arrivant aux abords de la ville, il s'aperçut qu'une sentinelle négligeait de le saluer, bien qu'ordre lui eût été enjoint antérieurement de rendre les honneurs. M. Rostkovsky descendit de voiture dans l'intention de demander la cause de cette omission. Il n'eut pas plutôt commencé à parler que le soldat chargea son fusil et fit feu ; comme il manqua son coup, M. Rostkovsky chercha à gagner sa voiture. Un deuxième coup partit ; la balle vint traverser le flanc de M. Rostkovsky, qui expira en quelques secondes. Un autre soldat fit feu alors sur le corps, qui fut atteint à la tête ; d'autres coups de feu furent encore tirés sur les chevaux, ainsi que sur la voiture. Comme d'habitude, M. Rostkovsky était vêtu de son uniforme et se trouvait dans sa propre voiture. Il ne portait pas de revolver et n'avait pas de cava avec lui.

Ces attentats répétés contre le corps consulaire dont l'autorité et le respect sont la suprême sauvegarde de la liberté des chrétiens en pays musulman, font comprendre quels ferments de haine s'agitent dans le cœur des enfants du prophète. On peut en juger encore mieux par les excès et les violences dont la répression de la révolte est le prétexte pour les troupes ottomanes.

Le récent memorandum adressé aux puissances par la Bulgarie et un rapport adressé à son gouvernement par le consul russe d'Uskub laissent peu de part à l'imagination dans le récit des atrocités turques.

Les précédentes révoltes ont été le prétexte à l'occupation militaire de la Macédoine, et l'occupation militaire, c'est le pillage incessant des pays occupés. Les soldats turcs ne sont pas payés par suite de la pénurie du trésor. Il faut vivre, cependant. Lorsque l'impôt a été levé par les agents fiscaux du sultan, les soldats passent et prennent tout ce qui reste, et si le volé résiste, c'est sa mort. Cela, c'est le temps de paix. En temps de guerre, quand le soldat turc marche pour réprimer la révolte, ce sont alors des atrocités que n'excuseraient jamais les excès des insurgés.

Un exemple en donnera une idée. Le fait s'est passé récemment à Krucovo. La ville avait été occupée par des insurgés, qui s'enfuirent à l'approche des troupes ottomanes. Il ne restait plus dans la ville que 400 hommes valides appartenant

au pays. Bien qu'aucun coup de feu n'eût été tiré de la ville, les Turcs la bombardèrent pendant deux jours, détruisant 600 maisons et l'église grecque. Puis ils pénétrèrent dans la ville et massacrèrent 300 Bulgares et une soixantaine de Grecs. Des femmes, des enfants, des vieillards subirent les pires outrages et les plus horribles tortures. On les éventra, on leur creva les yeux. Des enfants furent coupés en deux, du ventre à la tête, d'un coup de yatagan. Plusieurs milliers de femmes, la plupart dépouillées de leurs vêtements par les Turcs, s'enfuirent dans les montagnes, sans abri et sans nourriture.

Pour terroriser les autres populations, les soldats musulmans emmenèrent 120 prisonniers, s'il est permis de parler ainsi, car dans ce nombre il y avait des cadavres.

C'est, en effet, la coutume des bachiboucouks de promener ainsi des cadavres, et l'on vend des photographies représentant la promenade funèbre des cadavres de deux Bulgares, aux environs d'Andrinople. Une dépêche dit que dans 22 villages du district de Monastir, les femmes et les enfants ont été torturés et massacrés jusqu'au dernier.

A Gradobov, 18 insurgés sont tués à bout portant au moment où ils se rendent.

A Smarditch, les Turcs enferment les habitants dans leurs maisons et mettent le feu au village.

Toutes ces cruautés n'ont pas empêché l'insurrection de grandir chaque jour. Les trois districts de Monastir, de Salonique et d'Andrinople sont en insurrection.

Les insurgés ont leur service des bombes de dynamite qui les rendent redoutables. A Constantinople même, on redoute que, par ce moyen, ils ne détruisent les aqueducs, ce qui serait désastreux pour les quartiers de Péra et de Galata.

Pendant ce temps, la diplomatie agit avec lenteur. Une démonstration russe, quelques vaisseaux envoyés dans les Dardanelles, a arraché au sultan la promesse de réformes.

Les intérêts rivaux gênent la marche des diplomates, le siècle, dit humanitaire, sait surtout calculer, la chrétienté unie pour la défense du droit n'est plus.

C'EST POUR RIEN

Tout le monde est bien heureux de trouver partout un remède aussi précieux que le BAUME RHUMAL, à 25c la bouteille.

ESSAIS INÉDITS

OBSESSION

Souvent je rencontre une belle
Qui me sourit bien gentiment
Et me remplit d'enivrement :
Mais je dis toujours : " M'aime-t-elle ? "

Que ma destinée est cruelle :
La réponse vient lentement ;
On n'apporte de dénouement
A ce si vague : " M'aime-t-elle ? "

Ah ! que l'idole de mon coeur
Portant la joie ou la douleur
Réponde enfin au : " M'aime-t-elle ? "

Si c'est oui, j'aurai le bonheur ;
Non me fera verser un pleur,
Et plus jamais de : " M'aime-t-elle ? "

EMILIO DOMINGO.

Marieville, septembre, 1903.

L'ISLET AU MASSACRE

" Hâtons-nous de recueillir les légendes populaires avant qu'elles ne s'oublient ", disait un de nos conteurs canadiens.

J'apporte ma modeste contribution.

" Ma légende " n'a, je l'avoue franchement, d'autre mérite que de vous être inconnue. Là-bas, au pays où je l'ai entendu raconter, on la connaît, et c'est tout. Mais un grand nombre ne la connaissent pas : c'est là mon excuse.

En face du Bic, — dont quelques-unes des montagnes ont évidemment roulé dans le fleuve, — se trouvent des îlots escarpés, sauvages, aux flancs abrupts, hérissés de noirs sapins, reliés au rivage par mille cailloux bizarres et déchiquetés, à mer basse, entourés d'une ceinture d'eau infranchissable, à mer haute.

L'un d'eux porte le nom expressif et terrible de " L'Islet au Massacre ".

Un jour, les oiseaux chantaient, le fleuve scintillait, les corneilles et les autres oiseaux pêcheurs venaient enlever les poissons de ses eaux, qui se retiraient lentement.

Tout à coup, le chant des oiseaux cessa ; les corneilles firent des cris tumultueux et s'élevèrent en désordre, des poissons aux écailles luisantes dans leurs becs.

Sur la rive, maintenant à sec, une troupe de Hurons débouche précipitamment.

Les guerriers ont l'air abattu ; les enfants pleurent, et leurs mères, qui essaient en vain d'étouffer leurs cris, les aident à sauter, de roc en roc, jusqu'à l'islet — qui n'est pas encore l'islet au massacre.

Dans cet îlot, une grotte. On s'y réfugie. L'émoi cesse : les oiseaux reprennent leurs chants ; et, dans la grotte, les fugitifs, traqués depuis trois jours comme des bêtes fauves, se laissent tomber pêle-mêle sur les durs cailloux et s'y reposent — enfin.

Ils viennent d'un village assez éloigné. Trois jours auparavant, tous dormaient, paisibles, dans leurs wigwams.

Au milieu de la nuit, un cri de guerre ! Ce sont les Iroquois... Le combat dura jusqu'au matin, acharné, sanglant...

Ceux-ci, seulement, s'échappèrent. Les Iroquois, d'abord occupés à scalper les morts, se remirent à la poursuite.

Mais ils espèrent avoir enfin déjoué leurs ennemis.

Trois des plus courageux sont demeurés dans les bois, pour prévenir tout danger possible, toute surprise.

Ces éclaireurs, ne sont-ce pas eux, qu'on aperçoit maintenant ?

Oui. Et il n'y en a plus que deux...

Ils courent, comme des chiens poursuivis par une bête des bois.

En quelques élans désespérés, ils sont rendus.

Alerte ! voici l'ennemi !

Les enfants redoublent de pleurs. Les femmes, prises de l'énergie du désespoir, aident leurs maris à élever à l'entrée étroite de la grotte un rempart d'arbres abattus.

Hélas !

Le feu a raison de l'abattis ; il pénètre dans le refuge des malheureux ; et, avec lui, les farouches Iroquois.

Le tomohawk a vite immolé ceux qu'a épargnés la fumée...

Il y a quelques années, on visitait encore la grotte presque inaccessible où eut lieu le carnage.

Depuis, une large pierre, détachée de la falaise, en a masqué l'entrée. Les sapins se penchent en vain pour en surprendre les secrets.

Aujourd'hui, sur la rive en partie déboisée, des Anglais ont bâti des cottages.

De blonds enfants courent, là où furent peut-être égorgés les derniers survivants ; pendant que des ossements brisés blanchissent, dans le silence et l'obscurité de la grotte, fermée à jamais.

ALFRED.

LE MENDIANT

Sur un triste grabat un pauvre mendiant Assis, monologuait et soupirait des plaintes, De sordides haillons voilant son corps affreux, Et portant sur son front du malheur les empreintes. L'infortuné disait :

" Plus de soixante hivers, Plus longs que tout un siècle, ont passé sur ma tête,

Blanchissant mes cheveux. Le malheur, les revers, La disette d'un loup, jamais un jour de fête ;

De sordides haillons voilant mon corps affreux ; Point de pain quelquefois et pas même une table.

Pour apaiser ma soif, l'eau du ruisseau pierreux Qui donne sans compter, honni de mon semblable,

Méprisé, bafoué, l'air soumis, suppliant ; La terreur des enfants ; rebut, rebut du monde ;

N'ayant pas même un nom : Je suis le mendiant ! Est-il plus malheureux sur la machine ronde ?

Je n'ai jamais joui des charmes du bonheur ; Les ris sont inconnus à mon âme fanée.

Le soleil, là-haut, promène son ardeur Pour éclairer toujours ma noire destinée !

Et bancal et manchot, horrible, contrefait, Jamais je n'ai senti le baiser d'une mère ;

Jamais je n'ai goûté les douceurs de son lait ; Jamais je n'ai connu les caresses d'un père...

Je fus l'enfant maudit ; je fus l'enfant trouvé ! Par un gueux ramassé, dit-on, dans une loque,

Je fus, en mendiant, par le gueux élevé Au fond de la forêt, dans sa vieille bicoque.

Ayant atteint cet âge où l'on aime les jeux, Je quittai la forêt pour aller, en cachette,

Trouver d'autres enfants, m'amuser avec eux. J'arrive en sautillant et, près d'une fillette,

Innocent malheureux, j'étais mon " horreur ". Ce fut une huée impossible à décrire !...

Ils m'auraient assommé si, rempli de terreur, Je n'eusse point porté ma honte et mon martyre

Dans la vieille cabane, au fond de la forêt. Loin des regards méchants, je répandis des larmes,

Des larmes de douleur, des larmes de regret, Déployant en secret mes premières alarmes.

Ce ne fut point fini. Pour comble de malheur,

Le vieux tomba malade et, toute une semaine, Je me vis obligé d'aller, à contre-cœur,

D'aller tendre la main pour obtenir à peine Quelques morceaux de pain, beaucoup de quolibets ;

De la pitié, très peu, mais souvent des injures,

Du mépris, des clameurs, et même des soufflets, Sans parler quelquefois de grossières ordures !...

Puis le vieux gueux mourut, me laissant son avoir : Son gros bâton noueux, son couteau, son rasoir, Ses sordides haillons et sa vieille cabane

Laissant filtrer la pluie, ouverte à tous les vents ; Le chaume tout pourri, les planches de platane

Craquant de tous côtés, sans porte, sans auvents. Pour siège un gros billot et deux souches pour

La terre piétinée en guise de tapis ; [tables ; Pour compagnons, les vers, les cousins détestables ;

Et pour voisins, les loups : tel est mon noir taudis. Ajoutons ce grabat, ce vieux grabat immonde,

Sur lequel, accablé, j'étends mon grossier corps Tordu, bossu, hideux, le plus affreux du monde,

Des monstres monstrueux détenant le recors. Est-il dans l'univers plus repoussante bête ?

Car je n'ai rien d'humain, sinon mon pauvre cœur. Une branche de pin pour mettre sous ma tête...

Tel est mon triste sort et tel est mon malheur !

J'éprouve bien souvent de la faim la torture. Et quand, courbant le front, j'ose tendre la main,

On me jette de loin, pour toute nourriture, Quelques vieux os rongés, quelques croûtes de [pain,

Et, malheureusement, tous les jours de l'année. Prendre la charité. Dieu ! c'est délicieux !

Lorsque, par la douleur, mon âme est consternée, Si, malgré moi, je sens de mon cœur à mes yeux

Monter, monter, monter des larmes de tristesse, Tombant comme du plomb et me brûlant les cils,

Jamais, jamais, hélas ! personne ne s'empresse D'adoucir mon chagrin par d'aimables babilis !

Les Parques ont filé le fuseau de ma vie Sous les yeux du malheur, sans trêve ni repos.

J'aurais voulu grandir et, malgré mon envie, Je suis resté nain, nain, certes, mal à propos ;

Et chez moi tout est nain moins le cœur, l'infortuné [tune.

Sous ma grossière écorce un cœur, naïvement, Aux élans généreux, d'après la loi commune,

Vibra comme un cratère, un jour, pour mon tourment,

Aux souffrances du corps, aux tortures de l'âme Vint s'ajouter ainsi le martyre du cœur.

J'aimai, mais sans espoir, moi, le maudit, l'infâme, Et j'aimai d'un amour plus grand que ma laideur,

Et j'aimai d'un amour plus fort que ma misère, D'un amour de maudit, d'un amour de damné,

Comme jamais mortel n'aima sur cette terre ; Comme, près du gibet, à mort le condamné

Doit adorer la vie, innocent ou coupable !

O Dieu ! qu'elle était belle en sa simplicité ! Que douce était sa voix, son regard adorable !

Combien tendre à mon âme était sa charité !... Seule, elle me sourit, apaisa mes alarmes,

Me parlant de mon âme, et de Dieu et du ciel ! Elle seule essuya mes pauvres, pauvres larmes,

M'enseignant doucement à supporter sans fiel L'injure, le mépris, me perçant, ô mystère !

En même temps le cœur. O malheur ! O chimère !

O pauvre mendiant ! Je t'aimai comme un fou !... Mais la mort vint soudain la coucher dans la [tombe.

Je veux mourir aussi : De grands coups de caillou Je martèle ma tête et, sur sa tombe tombe,

Tout mon être broyé par un étai de fer. Je... Pourquoi raviver cette horrible torture ?...

Ce doit être cela les tourments de l'enfer !... Voilà plus de trente ans que ce tourment-là dure !

Que je suis malheureux !... Ma fée aux doux [yeux bleus

Ne viendra donc jamais terminer mon martyre, Tout au moins adoucir mon tourment fabuleux ?...

Toi, si tu viens, ô mort, tu me verras sourire. Oh ! viens, je t'en supplie, écoute mes sanglots !"

Le pauvre mendiant vient d'achever ces mots, Quand la mort, à pas lents, se présente à sa porte,

Il étend bien doucement sur son triste grabat ; S'assied sur ses genoux, lui disant : " Je t'apporte

La fin de ton malheur : Tu vas changer d'état !... "

AUGUSTE CHARBONNIER.

montréal, septembre, 1903.

HÉROINES DE FRANCE

Si la vue d'un acte de courage nous fait toujours tressaillir, elle ne nous inspire jamais plus d'admiration que lorsque nous rencontrons la brave chez celles que les desseins de la nature et les coutumes sociales semblent avoir destinées surtout aux travaux pacifiques. Combien de fois, exaltées par la gravité des circonstances, les femmes n'ont-elles pas fait preuve d'une intrépidité que les hommes auraient pu leur envier ! Les exemples que nous citons et dont plusieurs sont empruntés à l'histoire d'hier montrent quelles merveilleuses réserves d'héroïsme enferme toujours l'âme de la femme française.

Ne fût-ce qu'à titre d'inspiratrice ou de consolatrice, la femme doit figurer partout à côté du héros, et ce n'est pas sans raison qu'en créant le type si fier du guerrier qui ne combat que pour le droit et la justice, le Moyen-Age personnifia dans la femme l'idéal qu'il lui proposait. Etre de timidité et de faiblesse, mais de pureté et de charme souverain, la femme vit, dès lors, la force s'incliner devant elle.

Mais la poésie fit parfois davantage ; elle nous la montra oubliant les terreurs de son sexe sans en oublier les vertus, et se dressant elle-même aux résolutions héroïques.

Elle trouvait ses modèles dans l'histoire. Comme l'Ecriture a ses Déborah et ses Jahel, la Grèce ses Amazones, Rome ses Clélie, l'histoire du Moyen-Age est toute pleine des prouesses de femmes au cœur viril qui surent prendre, lorsqu'il le fallut, la place des barons et des hommes d'armes.

GRANDES DAMES HÉROS ET IMPERATRICES ROIS

N'est-ce pas un véritable personnage d'épopée, que cette Jeanne de Flandre, comtesse de Montfort, dont Froissart a immortalisé la vaillance ? Le comte, son mari, en défendant ses droits à la succession de Bretagne, est fait prisonnier à Nantes par les partisans de Charles de Blois.

« La comtesse de Montfort, nous dit le vieil historien dans son langage savoureux, qui bien avait cœur d'homme et de lion, avait un fils de l'âge de sept ans, qu'on nommait Jean, moult bel enfant ; et au jour où son mari fut pris, elle était à Vannes, au château de La Motte. Cette comtesse ne fut nullement ébahie et manda sans tarder cavaliers et écuyers et ceux dont elle pensait être aimée, aidée et servie. Et, quand ils furent venus, elle leur remontra en pleurant la fraude, la trahison et la mauvaiseté, comme elle disait, qu'on avait faite à son mari ; et puis ajoutait :

« Beaux seigneurs et bonnes gens, je compte monseigneur pour mort ; mais voici son fils, son héritier et votre seigneur, qui vous est demeuré et qui vous fera encore beaucoup de bien. Aussi, vous prie-je chèrement que vous ayez pitié de moi et de l'enfant et lui teniez foi et loyauté et à moi aussi, ainsi que vous avez fait jusqu'ici à son père et à mon mari.

— Dame, lui répondirent-ils, ne vous ébahissez en rien ; nous demeurerons avec vous, tant que nous vivrons.

— Grand merci, » leur dit-elle.

« Et ainsi la comtesse de Montfort, avec plus de cinq cents lances, chevaucha de forteresse en forteresse, et raffraîchit cités et châteaux, et fit toutes ses besognes bonnes. »

Nous pourrions trouver un peu partout, à travers l'histoire, de ces femmes au caractère admirablement trempé. Dans l'Italie du XV^e siècle, c'est une Catherine Sforza qui, après avoir vu assassiner son mari, s'enferme dans le donjon de Forlì ; elle y soutient, contre César Borgia, un siège de trois semaines qui égale les plus beaux épisodes de l'histoire militaire. A la tête de ses gens d'armes, sur pied jour et nuit, la comtesse ne quittait plus la cuirasse.

« Cependant, rapporte M. de Vogüé dans l'étude si vivante qu'il a consacrée à cette héroïne, le fossé se comblait sous les fascines apportées par l'ennemi. La brèche s'élargissait, la place n'était plus tenable. Catherine restait sourde aux sommations répétées.

« Le 12 janvier de l'an 1500, on donna le dernier assaut. Refoulée dans le réduit de sa citadelle, la comtesse fit sauter les poudres. L'explosion la laissa vivante, avec une poignée de fidèles fanatisés par son courage. Elle combattait encore sur un monceau de cadavres quand un anspessa-

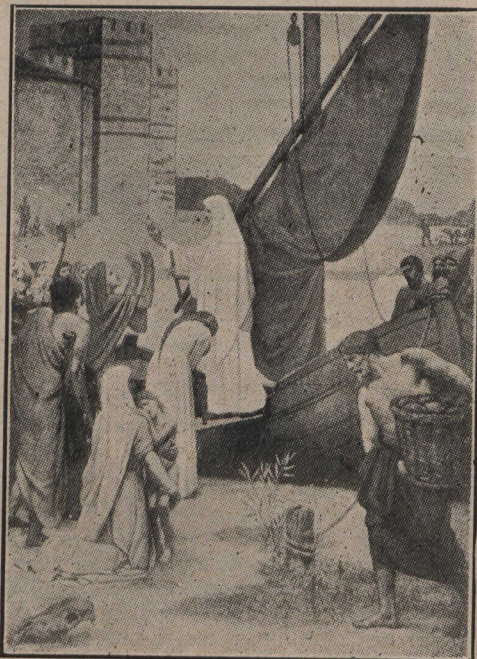
de du bailli de Dijon la saisit par les épaules. Elle eut la présence d'esprit de s'écrier :

« Je me rends au roi de France ! » Elle échappa ainsi aux prisons pontificales. »

Rappelons-nous encore ce que Montluc raconte des dames de Sienna. On sait qu'il commandait dans la ville assiégée par l'armée de Charles-Quint. Lorsqu'il invita les habitants à concourir, avec la garnison, aux travaux de la défense, il raconte qu'il vit « quarante gentilles femmes des plus grandes de la ville » prendre part à cette rude besogne et porter sur la tête des paniers pleins de terre. Mais, dès son arrivée même, les Siennaises avaient fait preuve des dispositions les plus viriles.

« Au commencement de la belle résolution que le peuple fit de défendre sa liberté, dit-il, toutes les dames de la ville de Sienna se partagèrent en trois bandes : la première était conduite par la signora Forteguerra, qui était vêtue de violet, et toutes celles qui la suivaient aussi. La seconde était la signora Piccolomini, vêtue de satin incarnadin, et sa troupe de même livrée ; la troisième était la signora Livia Fausta, vêtue toute de blanc, comme aussi était sa suite, avec son enseignes blanche. Ces trois escadrons étaient composés de trois mille dames, gentilles femmes ou bourgeoises. Leurs armes étaient des piques, des pelles, des hottes et des fascines, et en cet équipage firent leur montre (parade) et allèrent commencer les fortifications. »

Nombreuses enfin sont les souveraines illus-



SAINTE GENEVIÈVE RAVITAILLANT PARIS.—Au VI^e siècle de notre ère les Parisiens, assiégés par les Francs, se virent en proie à une cruelle famine. Sainte Geneviève, malgré son grand âge, alla jusqu'à Arcis-sur-Aube et à Troyes chercher des vivres dont elle ramena à Paris onze bateaux chargés. Comment ne pas citer parmi les héroïnes populaires la « Patronne de Paris » ?

tres qui trouvèrent dans les guerres difficiles l'occasion de témoigner d'une âme héroïque.

En 1741, Marie-Thérèse, fille aînée et héritière de l'empereur Charles VI, a contre elle la Bavière et l'Espagne, la Prusse et la France.

« Ayant assemblé les quatre ordres de l'Etat à Presbourg, dit Voltaire, elle y parut, tenant entre les bras son fils aîné encore au berceau et, leur parlant en latin, langue dans laquelle elle s'exprimait bien, elle leur dit à peu près ces propres paroles :

« Abandonnée de mes amis, persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parents, je n'ai de ressources que dans votre fidélité, dans votre courage et dans ma constance ; je mets entre vos mains la fille et le fils de vos rois, qui attendent de vous leur salut. »

« Tous les Palatins, attendris et animés, tirèrent leurs sabres et s'écrièrent : « Mourons pour notre roi Marie-Thérèse ! »

Faut-il, avec l'exemple de Marie-Thérèse, rappeler celui de l'impératrice Catherine II, dont le comte de Ségur, la comparant à son mari, le grand-duc héritier du trône de Russie, disait : « qu'il semblait que, par un étrange caprice, le sort eût voulu donner à celui-ci la pusillanimité, l'inconséquence, la déraison d'un être destiné à servir, et à sa femme l'esprit, le courage et la fermeté d'un homme né pour gouverner ? »

« C'est Catherine « le Grand !... » disait spirituellement le prince de Ligne.

CELLES QUI ONT BIEN MERITE DE LA PATRIE.

S'il lui fallait à son tour invoquer les souvenirs des femmes illustres de son histoire, ce n'est pas seulement à ses reines ou à ses princesses que penserait le peuple de France. C'est dans ses rangs que, dès le temps de ses origines nationales, l'histoire ou la légende place la pieuse fille dont les prières arrêtèrent, dit-on, l'invasion d'Attila. C'est dans ses rangs, ou dans ceux de la bourgeoisie que brillent des héroïnes des traditions provinciales : une Jeanne Hachette, entraînant les femmes de Beauvais à la défense de la ville contre le Téméraire et arrachant un étendard des mains des Bourguignons ; une Jacqueline Robins, faisant entrer, au péril de sa vie, dans sa barque de maraichère, les munitions nécessaires à la garnison de Saint-Omer, assiégée par Marlborough pendant la guerre de la succession d'Espagne.

Et combien les récits des guerres de la Révolution et de l'Empire offriraient-ils d'exemples d'héroïsme parmi les femmes des rangs les plus humbles !

Sait-on assez que l'amour de la « Patrie en danger » suscita en 1792, non seulement des engagés, mais des « engagées » volontaires ? Le 26 juin 1793, la Convention nationale allouait une pension annuelle de trois cents livres à un sous-lieutenant de la légion des Ardennes, qu'elle déclarait avoir « bien mérité de la patrie ». Ce sous-lieutenant était une femme, Catherine Pochelat, engagée volontaire de la section des Enfants-Rouges — A la prise de la redoute d'Allogui, en Espagne, le 13 août 1793, Alexandrine Barreau, « grenadier » au 2^e bataillon du Tarn, faisait le coup de feu sous les ordres de La Tour-d'Auvergne, entre son frère et son mari. Les deux hommes étaient tombés morts pendant l'action : Alexandrine épuisée, pour les venger, jusqu'à sa dernière cartouche ; puis, d'un coup de crosse, elle fend la tête d'un Espagnol qui s'avancait pour la saisir à bras-le-corps, et ne quitte enfin le champ de bataille qu'après la victoire des Français.

Une balle au sein gauche au siège de Toulon, quatre coups de sabre à la bataille de Savigliano, le 13 brumaire an VIII : de quel cavalier sont-ce là les états de service ? De Thérèse Figueur, engagée en 1792 au 15^e dragons.

Après la Révolution, l'Empire. Le nom de Ducoud-Laborde est presque fameux. C'est celui d'une femme qui servit comme volontaire au 6^e hussards et devint ensuite maréchal des logis. A Eylau, elle tue de ses mains un officier russe ; à Friedland, elle est grièvement blessée, mais elle panse elle-même sa blessure, remonte à cheval et fait six Prussiens prisonniers. Sa carrière militaire finit avec l'Empire : à Waterloo, elle eut une jambe fracassée et fut amputée sur le champ de bataille.

Plus romanesque encore est l'histoire de Virginie Ghesquière. Elle s'était fait incorporer, à la place de son frère, au 27^e de ligne, sans que les autorités militaires se fussent doutées de cette singulière substitution de personne, et avait acquis par la suite le grade de sergent. En 1808, le « sergent » Ghesquière se battait en Portugal, sous les ordres de Junot. Dans un engagement meurtrier, le colonel de son régiment tombe grièvement blessé. Le sergent l'apprend et part à la recherche du corps. Il est assez heureux pour trouver le colonel encore vivant, et, lorsque passent deux officiers anglais à cheval, l'idée vient tout naturellement au sergent de les abattre pour s'emparer de leurs montures. Il y réussit en partie, tuant un des deux officiers et blessant l'autre. Mais lui-même, dans cette extraordinaire action, a reçu une balle. Il maîtrise sa souffrance ; pourtant, c'est en vain qu'il essaie de placer sur l'un des chevaux son précieux fardeau. Ses tentatives échoient, ses forces s'épuisent : les uns



UNE MARAICHÈRE QUI SAUVE UNE VILLE : JACQUELINE ROBINS. — En introduisant, la nuit, au péril de sa vie, des vivres et des munitions dans Saint-Omer assiégé, Jacqueline Robins (1710) sauva la ville. Une statue a été élevée à l'héroïque maraichère.

emportent le colonel à l'ambulance, les autres se chargent du sergent. La blessure de Ghesquière réclame un pansement immédiat ; le petit sergent refuse de se laisser toucher. Le chirurgien insiste, menace, et, entr'ouvrant la tunique du blessé, découvre la poitrine d'une femme !

Histoire merveilleuse ! qui ne détonne pas cependant et qui surprend à peine dans ce concert extraordinaire d'énergie héroïque que firent écho les guerres de la Révolution et de l'Empire. Le sergent Bourgogne, cet obscur et véridique témoin du grand drame de la retraite de Russie, a remarqué à maintes reprises la force morale des plus humbles cantinières : " Je les ai vues, dit-il, supporter avec un courage admirable toutes les peines et les privations auxquelles elles étaient assujetties. Il y en a même qui faisaient honte à certains hommes qui ne savaient pas supporter aussi bien l'adversité avec courage et résignation."

SOUVENIRS HEROIQUES DE L'ANNEE TERRIBLE

L'affreuse tentative de la Terreur, employée comme système de gouvernement, ne s'est plus renouvelée depuis la Révolution. Le XIXe siècle n'en a pas moins connu des jours bien sombres, qui fourniraient encore plus d'un chapitre à l'histoire héroïque des femmes. Pendant l'année tragique, notamment, elles ont prodigué, sous toutes les formes, les trésors de leur dévouement.

Nous n'avons pas à raconter ce que furent, grâce à elles, les ambulances de Paris assiégé. Mais jusque dans l'action, jusque sur le champ de bataille, l'héroïsme féminin s'est fait admirer. A Compiègne, une institutrice, Mme Louise de Beaulieu, qui s'est engagée comme cantinière, est blessée. Elle rentre dans Paris, y installe à ses frais une ambulance pendant la Commune et est assez heureuse pour sauver de l'incendie l'Hôtel des Ventes et la mairie du IVe arrondissement ; elle reçoit un peu plus tard, du général de Cissey, la médaille militaire.

A Châteaudun, parmi les héros de la défense, il faut citer une femme. Mlle Laurentin Proust, qui, au péril de ses jours, approvisionne de munitions les défenseurs de la ville, postés derrière les barricades. Dans les Vosges, une femme, Mlle Lix, se fait capitaine de francs-tireurs. A Strasbourg, pendant le bombardement, le point de mire des Allemands, c'est le bureau des télégraphes. La position y paraît intenable : la receveuse, Mlle Weick, en dépit du danger de chaque jour, de chaque minute, n'en reste pas moins à son poste, travaillant jour et nuit, expédiant les dépêches, jusqu'à ce que son appareil soit brisé et le dernier fil coupé.

Mais il y a plus, et, si l'on écrit quelque jour l'histoire de la France coloniale ou des Français à l'étranger, pendant les dernières années du XIXe siècle, il y faudra encore faire une large place à la bravoure des Françaises.

Le 12 mai 1883, la mission catholique d'Hanoï était attaquée par 300 Pavillons-Noirs. Une Française, Mme de Beire, qui demeurait à quelque distance, en est avertie d'une façon tragique : sa propre demeure est tout d'un coup traversée par un boulet. D'ailleurs, elle est elle-même menacée : une bande d'assaillants se répand autour de la case et la cerne en la criblant de coups de fusil par toutes les ouvertures. Mme de Beire parvient cependant à s'échapper, à rejoindre la mission, et là, se multipliant, risquant mille fois sa vie, elle ne quitte les blessés qu'elle s'occupe à panser que pour aller au dehors, sous la pluie des balles, chercher, avec des munitions, l'eau destinée à rafraîchir le canon des fusils.

Aussi bien cette femme admirable avait-elle déjà fait ses preuves. Quelques jours auparavant, elle avait, revolver au poing, forcé à rebrousser chemin quatorze coolies chargés de munitions qu'ils portaient aux Pavillons-Noirs.

Le retour de circonstances analogues devait, de nos jours, susciter de semblables bravoures. Lorsqu'en 1900, les ambassades et légations européennes établies dans Pékin eurent à se défendre contre les attentats des Boxeurs, combien d'exemples d'héroïsme féminin n'a-t-on pas signalés ! Celui de Mme la baronne d'Anthouard, soignant les blessés, suivant sous le feu des ennemis les enterrements des victimes, celui de Mme de Rosenthorn, femme d'un diplomate autrichien, mais qui, mêlée volontairement aux défenseurs de la légation de France, n'abandonnait de temps en temps son poste d'infirmière que pour aller travailler de ses mains à l'édification et à la défense des barricades.

"RASSUREZ-VOUS, MONSIEUR, MA FEMME VOUS DEFENDRA"

Enfin, comment passer ici sous silence la jeune femme, la jeune mère, dont le nom glorieux restera, dans l'histoire, uni au souvenir des événements qui désolèrent l'Arménie à la fin de l'année 1895 ?

La ville de Sivas, en Anatolie, fut un des centres du massacre. La France avait là comme consul un jeune homme, un jeune chef de famille, M. Maurice Carlier, qui était venu s'y établir peu de mois auparavant avec sa jeune femme, et qui y avait vu naître son fils. La conduite de M. Carlier fut admirable. Bravant la mort violente, les embûches, le poison, on peut dire qu'il fut, au milieu d'une population affolée, la grande puissance morale et tutélaire en laquelle s'incarnèrent, pendant ces jours terribles, l'énergie et la générosité françaises. Mais à sa gloire, celle de Mme Carlier demeure associée.

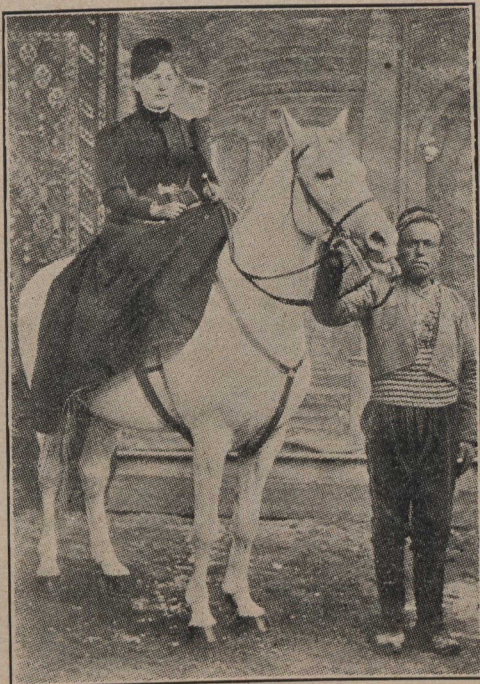
Aux premiers bruits d'un mouvement possible, aux premières menaces, le consul fit ce que tous eussent fait à sa place :

"Ma petite, dit-il à sa femme (c'est elle-même qui nous a rapporté l'entretien), écoute la consigne : tu pars demain avec Jean."

— Ah bah ! et pourquoi ?

— Parce que l'on va se battre et que, si je dois me battre au gouvernement, je ne lui dois pas celles de ma femme et de mon Jean-Jean."

"Je me suis mise à rire : — Moi, je ne vois pas si noir que toi, et puis je te réponds que rien au



Mme CARLIER A CHEVAL.—Femme du consul de France à Sivas lorsque éclatèrent, en 1895, les massacres d'Arménie, Mme Carlier, au milieu d'une population en pleine effervescence, rivalisa avec son mari de bravoure et de sang-froid. Son héroïque conduite lui a valu, en 1903, la croix de la Légion d'honneur.

monde ne me fera m'éloigner quand tu crois qu'il y a du danger."

Huit jours après : Ca approche, écrit Mme Carlier. On s'est tué aux environs, dans les villages. Aussi, je presse Maurice d'organiser sans retard notre défense. Lucie et moi emplissons de sable des sacs pour boucher les fenêtres. Puis Panayoti (l'un des serviteurs du consulat) m'a fait une cible dans le jardin et m'apprend à tirer à la carabine et au pistolet. Lui, ça lui va assez de sentir la poudre ! Moi, les premiers coups, je détournais la tête, si bien que j'ai failli lui tirer dans la figure ; maintenant, je ne tire pas trop mal."

La bonne humeur, le sang-froid sont les vraies garanties d'une énergie sérieuse et qui ne doit pas se démentir. M. Carlier pouvait avoir désormais confiance en celle de sa femme. Un jour, c'est le lendemain de la journée la plus terrible, du massacre proprement dit qui, dans Sivas seulement, a coûté la vie à 1,200 personnes, le consul à qui l'on a annoncé que les Pères Jésuites et les Soeurs de Saint-Joseph sont sains et saufs, veut aller s'en assurer par lui-même. Les Pères et les Soeurs demeurent dans un quartier très éloigné : l'absence de M. Carlier pourra donc être d'assez longue durée : c'est à sa femme qu'en partant il confie la défense du consulat.

"Pendant toute l'absence de Maurice, écrite-elle, je reste à la fenêtre d'en haut, surveillant les soldats qui traînent devant la maison leurs bottes crevées et leurs pantalons à jour. Passe le Vali (le gouverneur turc de la place), très escorté, qui, en souriant, me salue de la main, pendant que ses officiers me saluent du sabre :

"Comment, madame, vous avez consenti à ce que le consul s'éloigne ? Vous reconnaissez donc que mes Turcs ne sont pas dangereux ?

— Non, dis-je en montrant le revolver, quand on a cela, pas dangereux !"

"Le Vali ne sourit plus : il s'éloigne en m'assurant qu'il va mettre l'ordre en ville."

On comprend dès lors ce mot, l'un des plus simples sans doute et des plus admirables que l'histoire puisse enregistrer, dit par M. Carlier à un fonctionnaire indigne du consulat, qui, pris de terreur, refusait de s'armer lui-même et suppliait le consul de demeurer :

"Rassurez-vous, monsieur, ma femme vous défendra !" Le gouvernement français vient de décorer Mme Carlier de la Légion d'honneur. Nul ne s'étonnera de voir briller sur la poitrine d'une telle femme "l'étoile des braves".

Avec les événements d'Arménie ou d'Extrême-Orient, nous touchons au seuil même du XXe siècle. Force nous est bien d'arrêter ici cette histoire de l'héroïsme féminin. Ne craignons rien, pourtant : cette histoire se continuera. A travers les siècles nous n'avons cessé de trouver égale à elle-même l'âme de la femme. Les événements de l'avenir nous demeurent cachés, mais nous savons bien qu'ils n'épuiseront pas cette inépuisable réserve de dévouement, de tendresse et d'énergie.



LOUISE LA BOUQUETIERE.— Dans l'armée improvisée qui surgit sous la Révolution pour la défense de la patrie en danger, les femmes eurent leur place. L'artiste a représenté ici l'une de ces héroïnes qui appartenaient souvent aux conditions les plus humbles.

QUELQUES CONSEILS

NETTOYAGE DES LIVRES. — Un livre taché d'huile ou de graisse est un livre perdu. Placez dessous la tache et dessus un buvard imbibé d'éther, et repassez avec un fer chaud. La tache disparaîtra.

CHAUSSURES ET CEINTURES EN PEAU BLANCHE. — Pour entretenir les chaussures d'enfants, en peau blanche, il suffit de les nettoyer avec du savon et du lait, et de les essuyer immédiatement, afin de les avoir bien séchées. Le lait empêchera le vernis de durcir et de se fendiller, comme cela arrive souvent.

LAVAGE DES RIDEAUX EN DENTELLE. — Ce lavage se fait avec beaucoup de soin dans une lessive, sans tordre les rideaux, que l'on laissera égoutter après les avoir rincés à l'eau claire ; après quoi, on les empesera dans de l'amidon épais qui aura bien bouilli, et auquel on aura ajouté un peu de borax. Ne tordez pas davantage l'amidon que la lessive, mais exprimez-le en appuyant sur les rideaux roulés en paquet. Ceci fait, faites balayer minutieusement le parquet d'une pièce ; celle-ci est-elle tendue d'un tapis cloué, ce n'en sera que mieux. Étendez alors sur le parquet un drap de lit sur lequel vous étalerez les rideaux, en ayant soin d'épingler doucement les bords de votre drap de lit, comme cela se pratique pour une toile à miettes. Proprement exécuté, ce travail donne un excellent résultat, et les rideaux ont meilleur aspect séchés ainsi que repassés.

Si l'on ne veut pas avoir recours au procédé de l'étendage au drap de lit, un cylindrage fait avec soin suffira.

EFFICACITE RECONNUE

Le BAUME RHUMAL est le remède le plus efficace et le moins coûteux pour les affections de la gorge et des poumons.

Un aérostat ballon tricycle et bateau

AIR, TERRE ET EAU. — LE CHAMPION DE L'AEROSTATION. — UN CHAMPION PEU BANAL. — LE BALLON-YACHT-AUTO.

M. Martinez Diaz, un inventeur espagnol de marque, et nous pourrions dire de haute volée, car il se spécialise dans l'aérostation, non content de voguer, grâce à l'appareil perfectionné qu'il s'est construit, dans les hautes régions de l'atmosphère, voudrait trouver — et à trouvé — un ballon dirigeable pouvant résoudre cette triple difficulté : marcher dans l'air, marcher sur la terre et marcher — ou flotter, si vous aimez mieux, — sur l'eau.

Jusqu'ici, ce souci n'a pas hanté la cervelle des inventeurs. Les Santos-Dumont, les Rose, les Severo, ce dernier de si douloureuse mémoire, n'ont cherché qu'une chose : enlever leur ballon du sol et le diriger dans l'éther.

En 1887, M. Martinez Diaz, avec une machine remplissant les conditions ci-dessus énumérées, fit quelques expériences qui ne donnèrent d'ailleurs pas d'excellents résultats.

L'inventeur espagnol est parti de ce principe que l'aérostat devant être le dernier mot de la locomotion, devait être aussi le plus perfectionné, le plus commode, le plus vite et le moins dangereux des moyens de transport. Evidemment, la pratique de l'aérostation appliquée comporte plusieurs problèmes : arrêt et attache faciles du ballon à terre ou à une station ; propulsion et marche du ballon sur terre au cas où une avarie lui enlèverait ses facultés aériennes ; sauvetage certain des voyageurs au cas où le ballon, par suite encore d'un accident, tomberait à l'eau — et marche encore de l'appareil sur l'élément liquide ; marche, ce qui veut dire : flottaison, propulsion, dirigeabilité.

M. Martinez Diaz possède une science toute personnelle, acquise au cours de nombreuses et hardies expériences. Mieux que personne il connaît les difficultés et les dangers de la navigation aérienne. Il compte à son actif 234 ascensions aérostatiques, dans différentes parties de l'Espagne, du Portugal, de l'Algérie, du Brésil ; à Montévidéo, Santa-Fé, Paraguay, Parana ; à la Havane, à Santiago de Cuba, au Venezuela, Panama, Guatemala, Mexique, Saint-Louis et dans la Californie !

ASCENSIONS MOUVEMENTEES

Plusieurs de ces ascensions ont été marquées par des incidents très sensationnels et émouvants.

A Salto-Oriental, par exemple, son ballon, pris dans un coup de vent, traverse obliquement la large rivière de l'Uruguay et va tomber dans la République Argentine, à neuf milles de l'endroit d'où il est parti.

A Santiago de Cuba, M. Diaz tombe avec son ballon au beau milieu de la baie, fort agitée en cet endroit. Pendant une heure il lutte contre les vagues. Il est enfin sauvé par un nègre, qui l'aperçoit de la rive dans sa triste position.

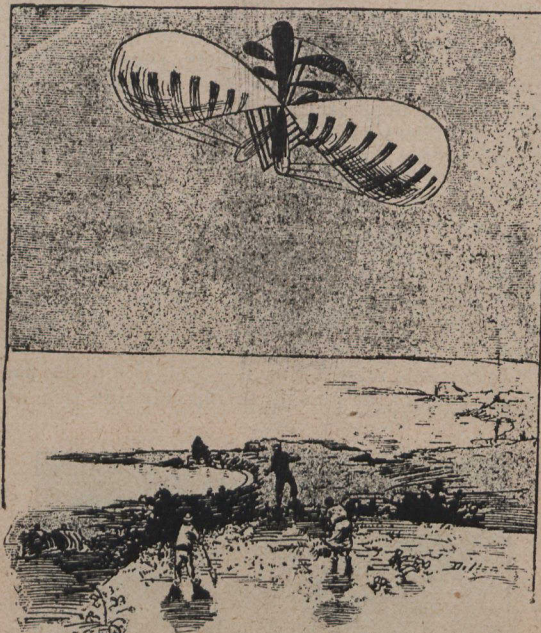
A Lisbonne, il tombe sur les fils du télégraphe. Il leur fait dans sa chute un tel dommage, qu'il faut cinq jours pour tout réparer. Une autre fois son ballon se déchire en trois endroits. Il tombe

à terre, verticalement, d'une assez grande hauteur. Par bonheur, il tombe sur un tas de sable. Il ne se tue pas, mais garde le lit et la chambre pendant plus de six mois.

C'est pendant un voyage qu'il fit à Cuba, en 1887, qu'il eut pour la première fois l'idée de son nouvel aéroplane. Ce "Martinez Diaz" No 1, il l'a fait breveter à la Havane en 1888. Peu de temps après, il s'en fut aux Etats-Unis, où il alla voir Edison, à qui il parla de son invention.

Le ballon dirigeable de Diaz a des flotteurs pour faciliter son élévation et des hélices pour le diriger, le faire tourner, et lui donner la marche avant ou arrière.

Le bâti de l'aérostat affecte la forme d'un



Le "Martinez-Diaz" dans les airs

yacht. Il est fait d'un alliage métallique qui s'appelle "partinium", qui est aussi léger que l'aluminium et a la résistance de l'acier.

Le cadre mesure trente-deux verges de long, trois verges et demie de large au centre, quatre verges et quart de profondeur.

La place de l'aéronaute est au centre du cadre ; au long de l'axe du bâti sont placés les moteurs, à la gazoline, d'une force de 10 chevaux-vapeur chacun et pouvant produire 2,600 tours à la minute.

Les moteurs sont fixés dans la partie basse du cadre, pour donner une stabilité plus grande à l'aérostat, et aussi, pour gêner le moins possible. Les réservoirs de gazoline sont placés sur le bord même du cadre et peuvent fournir l'élément moteur pendant huit heures. Au lieu d'être enfermés dans des refroidisseurs à eau, les moteurs sont entourés de matières réfrigérantes qui les maintiennent à une température voisine de la congélation.

Leurs poids varient de cinq à six kilos par cheval-vapeur. Ils actionnent quatre hélices. Deux hélices sont montées sur l'axe horizontal ; une en avant, une en arrière. Elles sont formées d'ailerons de métal et soie, placés sous un angle de 4 degrés et longs de trois verges.

Les deux autres hélices sont fixées à l'axe ver-

tical et à 2 m. 50 au-dessus des autres. Elles sont un peu plus grosses que les premières et, grâce à un système de joints spéciaux, dans le genre du joint Goubet, servent à donner toutes les positions possibles à l'aérostat.

Les changements de direction, l'ascension, la descente, la marche en avant et en arrière, tout est dû aux hélices qui, dans leur fonction de dirigeabilité, sont assistées par un gouvernail.

Des deux côtés de l'encadrement de partinium partent deux aérostats de forme ellipsoïdale très allongée.

Au lieu d'être droits, ils sont infléchis, en demi-lune, la convexité en dessus.

Ils sont faits de deux épaisseurs de soie encolée. Chaque aérostat est muni intérieurement d'un compensateur et de soupapes de sûreté qui règlent les dilatations de l'hydrogène et les pressions extérieures.

Les deux aérostats, remplis de l'hydrogène de commerce, ont une force ascensionnelle de huit cent quatre-vingts kilos. Le poids de l'appareil complet et de l'aéronaute est à peu près de huit cent vingt-cinq livres. Le lest ne doit peser que cinquante-cinq livres seulement.

LES TRANSFORMATIONS DU "MARTINEZ-DIAZ"

Tel est, dans ses grandes lignes, le plan du dirigeable de M. Martinez Diaz. Pour que le ballon ainsi monté devienne une voiture, pouvant filer sur route, comme il volait dans l'air, il suffit de vider les aérostats, de les plier et de les attacher à l'intérieur du cadre. Les hélices s'enlèvent facilement, et se suspendent dans l'automobile. Une transmission à chaînes fait actionner, par tous les moteurs, trois roues fixées à la partie inférieure du cadre. La proue et la poupe se replient sur le centre. Ainsi réduit, l'aérostat, ou plutôt l'automobile, a une longueur de dix-neuf verges, ce qui rend sa marche et sa conduite plus faciles, sa vitesse plus grande. La nouvelle voiture Martinez-Diaz peut ainsi fournir de neuf à douze milles à l'heure sans aide, sans aucun autre secours.

N'est-ce pas déjà merveilleux ?

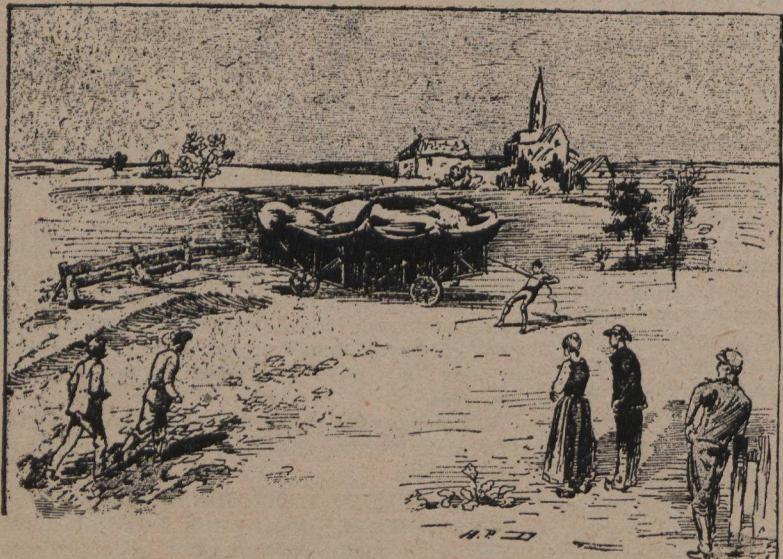
Mais il y a mieux encore !

Si le "Martinez-Diaz" dans son état primitif de ballon tombe à l'eau, les deux aérostats flottent sur l'onde comme deux grosses vessies, et tiennent le yacht — c'est un yacht maintenant — dans un équilibre parfait. Une toile imperméable est toujours fixée sur la partie basse de l'encadrement. D'ailleurs, les moteurs étant placés plus haut que les deux aérostats-flotteurs, ne peuvent être submergés. Ils marchent donc sans discontinuer et n'actionnent plus que les deux hélices latérales qui font de notre aéroplane un yacht à roues ! Ce yacht — est un flottage parfait, navigue très bien et se gouverne à merveille. Seule sa vitesse laisse à désirer.

Evidemment, cela n'est pas définitif. Le "ballon-yacht-auto" n'est pas encore au point. L'appareil reste encore à étudier et à perfectionner.

En tout cas, le fait d'y avoir songé, d'avoir étudié et tenté de résoudre ce problème, en réalité fort difficile, fait honneur à M. Martinez Diaz et le classe parmi les premiers inventeurs de l'aérostation.

P. BUREL.



La transformation en véhicule



"Le "Martinez-Diaz" sur les flots

LES LANCERS ROUGES

LA VIEILLE GARDE IMPERIALE

Bautzen, 1813. — A l'abri d'un petit bois, cent lanciers rouges, commandés par le capitaine de Larnonville, attendent, lance au poing, le moment d'entrer dans l'action. En face, protégée par deux régiments de hussards, une batterie prussienne, vingt canons tonnent à la fois. Un feu terrible, méthodique, qui foudroie l'infanterie et qui creuse, dans ses rangs, de longs sillons de mort.

Un ordre arrive. Les lanciers vont donner. Dressé sur ses étriers, haut en selle, M. de Larnonville brandit son sabre et, d'une voix claire, d'une voix en fanfare, commande la charge. On part, d'abord au trot, sur une ligne de parade. Puis le grand galop, la ruée furieuse, on approche. Couvrant la batterie d'un mouvement rapide, les hussards de Prusse n'attendent pas le choc et s'élancent en avant. Mais à peine s'ils se sont ébranlés que les lanciers ont déjà pénétré leur masse, les ont culbutés, traversés, dispersés. Et si soudaine a été l'attaque, si formidable et si impétueux le choc, que les hussards, maintenant, s'enfuient en déroute et s'essaiment au loin, courbés sur leurs chevaux. La batterie est prise.

Waterloo. Le soir, à la fin de la bataille. Le régiment des lanciers rouges, décimé, anéanti, réduit au tiers de son effectif, ayant, toute la journée, vingt fois chargé l'ennemi, suit, lamentablement, les débris de la Grande-Armée. Tout à coup, à l'horizon, paraissent les dragons de Cumberland, le seul corps de cavalerie anglaise demeuré encore intact. Alors, le général Colbert, d'un grand geste silencieux, les désigne à sa brigade ; à cette poignée d'hommes échappés au carnage. Les rangs se resserrèrent, un grand cri s'élève : "Vive l'empereur !" Les lanciers rouges, désespérément, dans un dernier élan et comme s'ils voulaient clore par une page impérissable le livre de la légende napoléonienne, mènent cette charge restée légendaire et de laquelle le régiment, après avoir écrasé les dragons de Cumberland, revient entièrement détruit.

A la Moskowa, à Willecka, à Porcha, à Bautzen, à Dresde, à Montmirail, à Craonne, partout le régiment des lanciers rouges se couvre de gloire, enfonce les carrés, enlève les batteries, force les villes, traverse les rivières à la nage, protège l'empereur sous la mitraille, traverse à l'avant-garde l'Allemagne et la Russie, revient de chaque campagne avec des trophées de drapeaux et meurt, avec l'Empire, le soir de Waterloo.

Le 13 septembre 1810, lorsque le royaume de Hollande, abandonné par son souverain, fut annexé à la France, un décret de l'Empereur, daté des Tuileries, décida la création d'un second régiment de chevaux-légers-lanciers de la garde. Ce régiment, connu sous le nom de régiment des lanciers rouges, fut formé en partie avec la garde à cheval royale de Hollande et caserné à Versailles. Le 21 juillet 1814, un décret royal changea le

nom du régiment : les lanciers rouges devinrent le corps royal des chevaux-légers de France.

Au retour de l'île d'Elbe, les lanciers rouges reprirent leurs aigles et regurent dans leurs rangs l'escadron du 1er lancier qui avait accompagné l'empereur dans l'exil.

En 1895, vivait encore à la Mothe-Saint-Héraye, dans les Deux-Sèvres, Baptiste-François Blondinot, ancien lancier rouge, blessé trois fois au passage de la Dwina, en 1812 ; à Hanau, en 1813 ; au Mont-Saint-Jean, en 1815. Il était chevalier de la Légion d'honneur et avait pris sa retraite en 1829, après avoir fait la campagne d'Espagne avec le duc d'Angoulême. Parvenu dans la cent-cinquième année de son âge, il gardait encore, bien qu'un peu imprécis, le souvenir des grandes choses auxquelles il avait assisté.

Il prononçait "l'Empereur" et racontait volontiers qu'à Waterloo, après la retraite, un hurra des hussards ayant poursuivi les derniers

influence constante et intelligente. Bébés s'ennuient dans son berceau, il pleure et sa mère le prend dans ses bras ; que le fait se renouvelé plusieurs fois, son petit cerveau saisit le rapport de la cause à l'effet, et quand il a envie d'être promené, Bébés se met à pleurer.

Un mois plus tard, il fait mieux, il distingue parmi les personnes qui l'entourent celles qui cèdent à ses cris et celles qui résistent, on le verra demeurer silencieux à l'approche de son père, plus énergique, tandis qu'il pleurera sans répit au voisinage de sa grand-mère, qui ne sait rien lui refuser. Ce petit manège suffit à nous affirmer l'existence des facultés morales de nos bébés et à nous faire toucher du doigt la nécessité de l'éducation pour la première enfance.

Le défaut primordial à combattre chez l'enfant, c'est l'égoïsme féroce de l'être mal dégagé des animalités de l'instinct, égoïsme doublé par toute la sollicitude dont il est constamment entouré ; les parents, les amis gâtent le bébé, s'occupent de ses moindres gestes : comment un faible cerveau résisterait-il à la tentation de se croire un demi-dieu ?

Au lieu de favoriser cette tendance du bébé à se croire un centre, il faut la combattre en évitant de lui révéler la place prépondérante qu'il tient dans nos préoccupations.

La désobéissance de l'enfant tient à son égoïsme ; il n'exécute pas l'acte réclamé de lui parce qu'il lui est pénible. Pour conserver leur autorité, les parents ne doivent pas multiplier les ordres, mais maintenir fermement ceux qu'ils ont formulés. Cette précaution évitera l'entêtement chez l'enfant.

Un autre défaut inhérent à l'enfance, c'est la dissimulation : le bébé se défend par l'hypocrisie contre ceux qui sont plus forts que lui, il apprend à mentir pour éviter les punitions. Comment le corriger de ce défaut dangereux ? On ne peut atteindre un tout petit avec une forte punition, qui risquerait d'ailleurs d'aggraver sa tendance à la dissimulation par la crainte même qu'elle inspire.

Le mieux, c'est d'enlever au bébé la tentation de mentir par cette raison que le mensonge ne lui donne pas le résultat cherché ; arrangez-vous pour qu'il ne parvienne jamais à vous tromper ; la gaucherie de sa petite comédie ne peut égarer un observa-

teur ; voyez tout ce qu'il fait, découvrez tout, il ne mentira plus, n'y ayant pas d'intérêt.

Certains caractères rancuniers ont des tendances à la bouderie. Pour combattre ce penchant, il faut faire les premiers pas après que l'enfant a subi sa punition. On appellera le bébé en lui disant, par exemple : "Viens embrasser maman et lui dire que tu ne recommenceras plus." Comme on n'a pas supprimé le châtiement, cette tendresse ne peut lui paraître faible ; il embrassera sa mère, et perdra peu à peu l'habitude de bouder.

En détruisant peu à peu les germes des vices, en favorisant le développement de ses bons instincts, on prépare l'enfant à son rôle d'homme, on l'aide à devenir une âme forte et un cœur vertueux.

Mme ELISE.



UNE CHARGE DE LANCERS ROUGES DE NAPOLÉON I^{er}

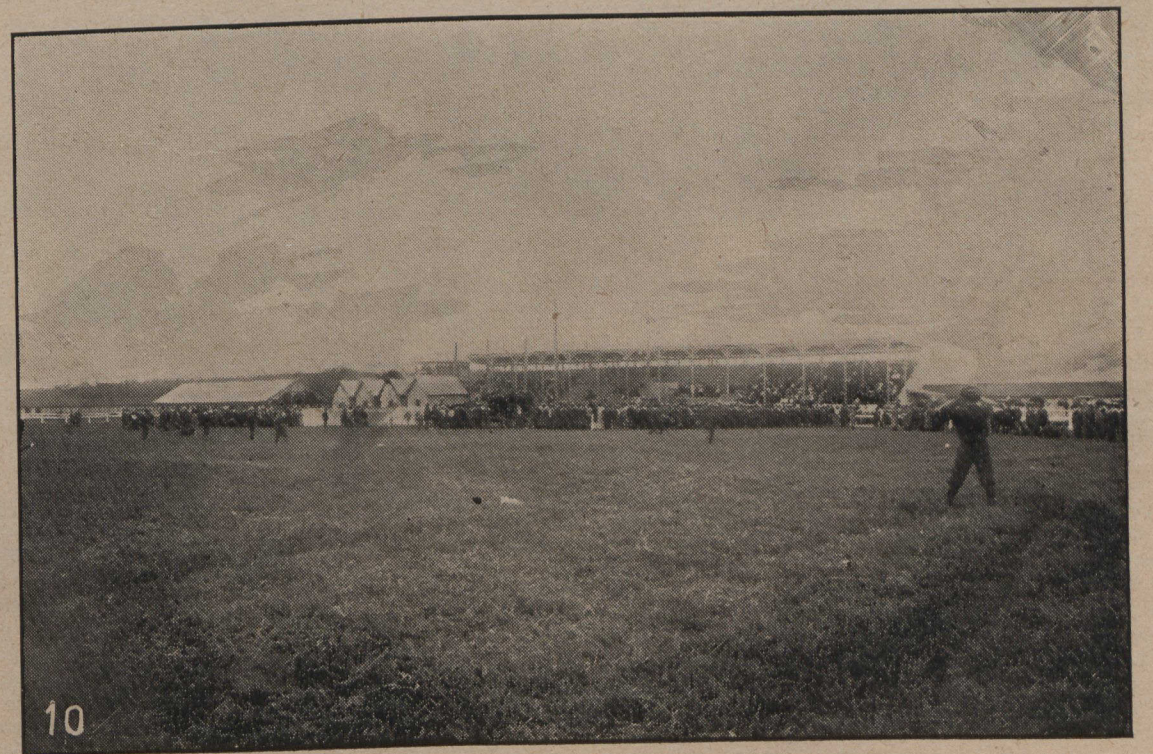
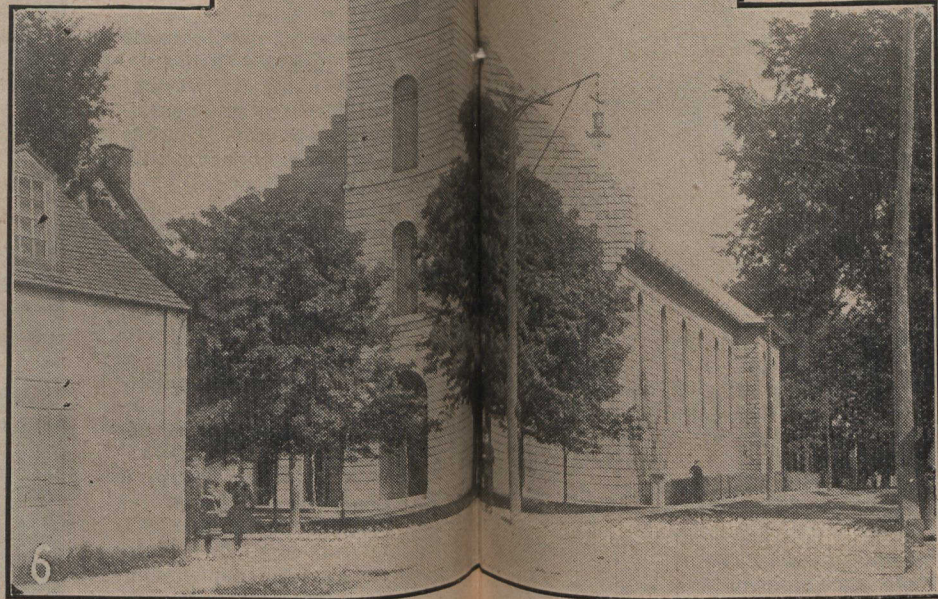
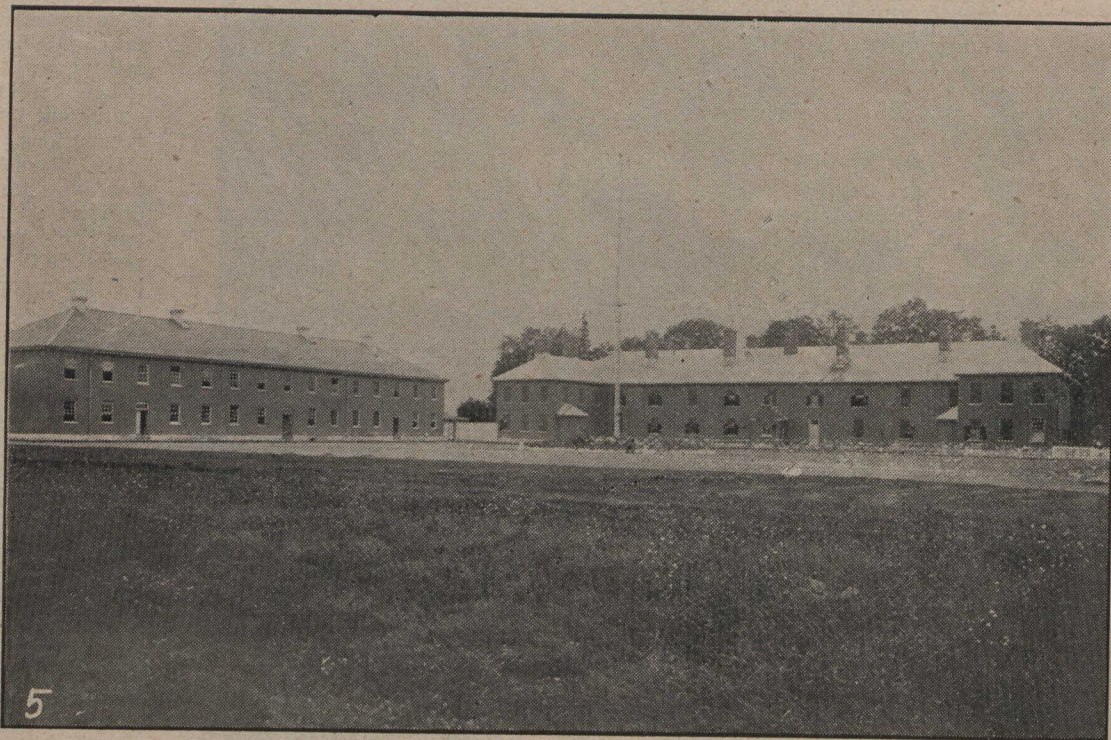
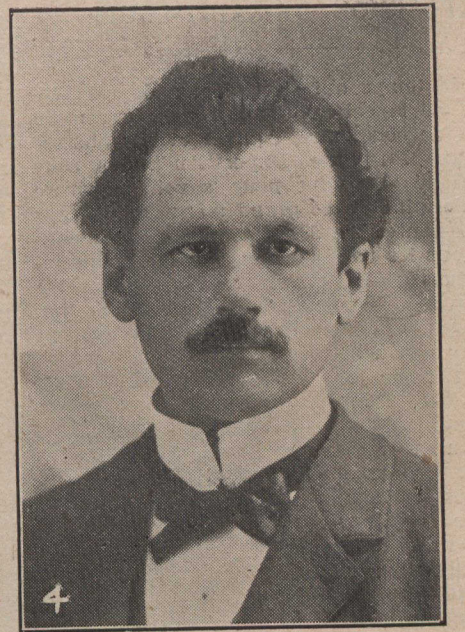
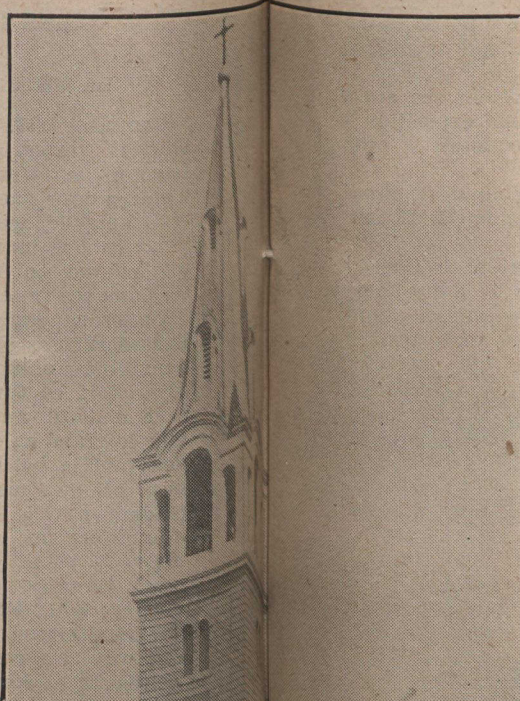
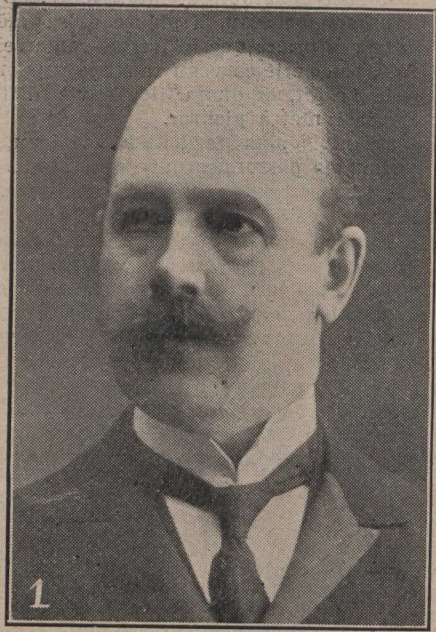
survivants du régiment des lanciers rouges, ceux-ci n'eurent la vie sauve que grâce à l'obscurité et aux monceaux de cadavres derrière lesquels ils purent s'abriter.

JEAN de MITTY.

L'ÉDUCATION DE NOS BÉBÉS

"L'éducation d'un bébé, quelle folle prétention ! s'écrie la jeune mère ; mon bébé ne sait que manger et dormir ; je me contente maintenant de lui faire une bonne santé, les gronderies viendront quand sa conscience sera éveillée."

Eh bien, l'oeuvre de l'éducation viendra trop tard si elle attend que l'éveil de la conscience soit effectué ; elle doit y présider, le susciter par son



1. M. G. Marchand, Prés. de l'Exposition.—2. Le couvent des Soeurs de la Congrégation. — 3. Résidence de M. G. Marchand. — 4. Hon. A. Turgeon, qui a présidé l'ouverture de l'Exposition. — 5. L'école militaire. — 6. L'église. — 7. Les ruines d'un vieux fort. — 8. Edifices de l'Exposition. — 9. La rue Richelieu, la principale rue commerciale. — 10. La grande estrade sur le terrain de l'Exposition. — (Photos Laprés et Lavergne, 360 rue Saint-Denis).

SAINT-JEAN D'IBERVILLE OU VIENT D'AVOIR LIEU UNE GRANDE EXPOSITION REGIONALE

L'EXPOSITION DE SAINT-LOUIS

Pendant le temps qui s'est écoulé depuis l'incorporation de la colossale compagnie organisée dans le but de construire, équiper et administrer la "Louisiana Purchase Exposition", des flots d'encre ont été répandus pour savoir au juste quelle est l'origine de ce grand mouvement. Les écrivains de toutes les dénominations et les politiques de tous les partis ont entamé de nombreuses polémiques, sans pouvoir jamais résoudre le problème, afin d'immortaliser les hommes qui, dans leur opinion respective, sont ceux qui ont les premiers conçu l'idée de l'Exposition universelle de Saint-Louis.

Les écrivains et les polémistes en question ont jusqu'ici entretenu des opinions très différentes dans leurs efforts pour trouver la tête devant porter la couronne de lauriers, mais, je le dirai sans plus tergiverser, tous ont échoué, moins une exception : la presse ouvrière, sans ostentation, sans faste, sans fatras, est la seule qui ait eu raison.

On compte environ une douzaine de prétendants à l'honneur d'avoir eu le premier l'idée de tenir une exposition pour commémorer la vente de la Louisiane par la France aux Etats-Unis, mais dans la plupart des cas, ces prétentions sont dépourvues d'un point essentiel : la vérité historique.

"Redde Caesari quae sunt Caesari". Très bien ! C'est ce que je vais faire sans plus tarder.

Le premier homme qui ait exprimé l'idée d'une exposition universelle à Saint-Louis fut feu M. Joseph-B. McCullagh, de son vivant éditeur du "St. Louis Globe-Democrat". On dit qu'alors Chicago et New-York étaient aux prises pour obtenir l'exposition colombienne de 1892. M. Mc-

1902, le "St. Louis Star" faisait la découverte de cinq prétendants à l'honneur d'être celui qui ait le premier conçu l'idée du World Fair ici, savoir : William-Vincent Byars, journaliste, de Saint-Louis ; Pierre-Chouteau, Français, capitaliste, et fils d'un des fondateurs de cette ville ; Will-C. Ferrill, conservateur de la société historique du Colorado ; David-K. Francis, président actuel de la Compagnie d'exposition, et Charles-M. Harvey, rédacteur au "Globe-Democrat".

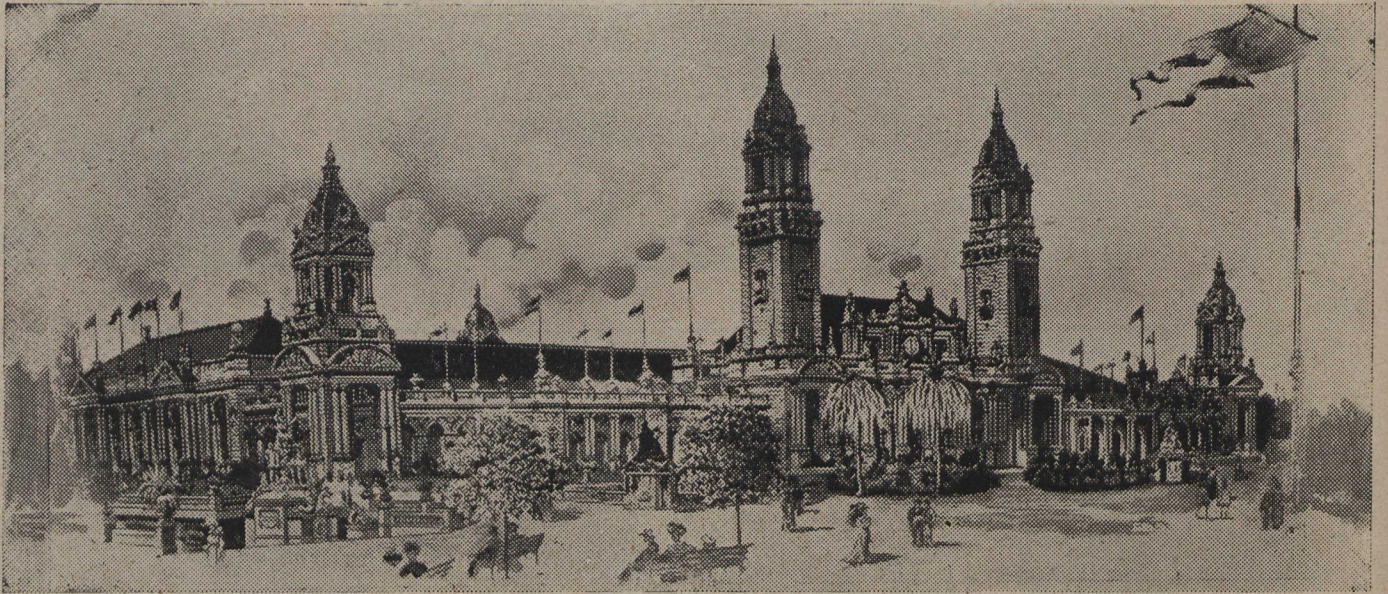
M. Byars, le premier nommé, est l'auteur d'un article éditorial publié dans la "St. Louis Republic", en mai 1889. Dans cet article, M. Byars insistait pour que les principaux événements historiques du peuple américain fussent célébrés di-

Après que la décision eut été rendue en faveur de Chicago, le comité nommé par la ville de Saint-Louis discuta l'idée d'avoir aussi une exposition universelle dix ans plus tard.

M. Harvey a, d'après ce que disent ses amis, commencé à promouvoir l'idée d'une exposition à Saint-Louis dès 1885, ce qui lui donnerait la priorité sur les autres aspirants.

Le premier pas véritable en faveur de la grande exposition de Saint-Louis a été fait le 23 janvier 1898.

A une assemblée du travail organisé, le Conseil central du Travail et des Métiers de Saint-Louis adopta unanimement la résolution suivante, qui fut ratifiée d'emblée, trois jours après, par le



ÉDIFICE DES MACHINES

gnement, et il ajoutait que la ville de Saint-Louis devait prendre l'initiative de célébrer le centenaire de l'achat de la Louisiane.

M. Ferrill avait, lui aussi, écrit, en juillet 1889, un article qui fut publié par le "Kansas City Journal". Il voulait que le 29 décembre 1903 — l'anniversaire du premier déploiement du drapeau étoilé sur le territoire de la Louisiane — fut célébré par l'ouverture d'une exposition universelle.

— Chouteau, homme très humble et sans prétention, dit que l'idée d'une exposition universelle lui vint en 1895, alors que la chose avait été dis-

Conseil des corps et métiers (Building Trades Council of St. Louis and vicinity).

La résolution, proposée par M. C.-C. Behnke, représentant l'Union No 20 des garçons de salles et cuisiniers (Waiters and and cooks), fut la suivante :

"Il y a des temps propres à toutes choses. Je me propose d'appeler votre attention sur une chose très sérieuse et qui ne doit pas souffrir de délai, parce que c'est une grande chose."

M. Behnke raconta succinctement l'achat de la Louisiane par les Etats-Unis. Puis il demanda :

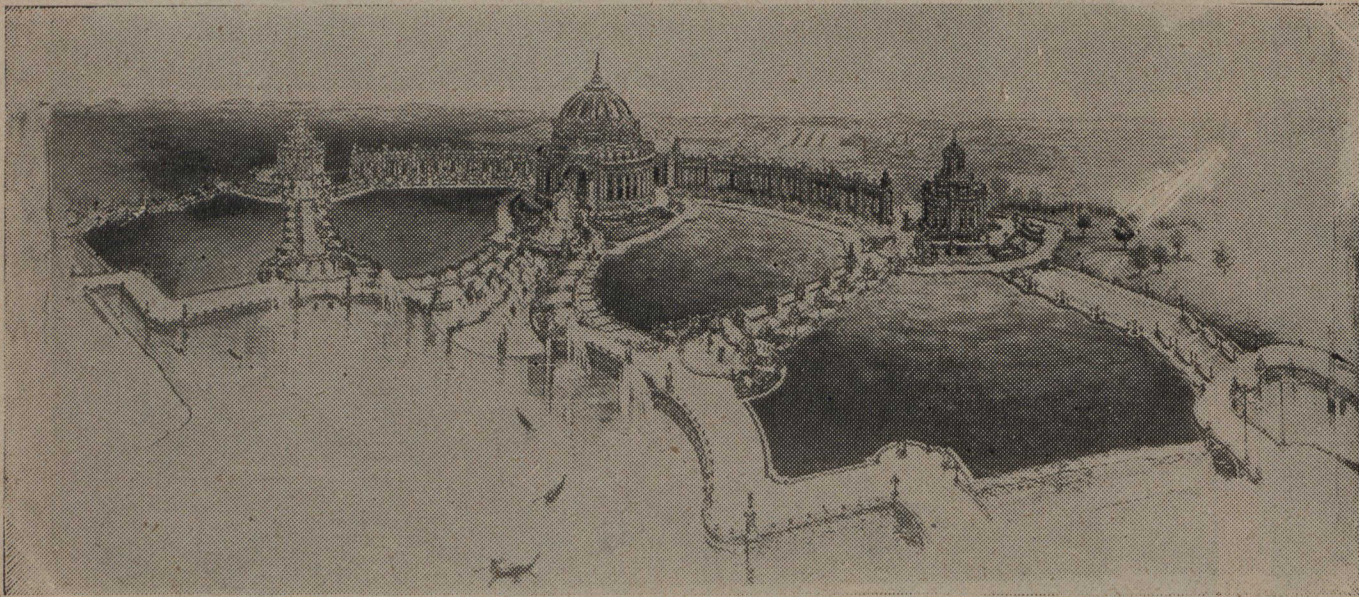
"Qu'il soit résolu qu'un comité de toutes les organisations ouvrières, représentées par le Conseil des métiers et du travail de Saint-Louis, soit nommé pour promouvoir la célébration de l'anniversaire de la Louisiane.

"Résolu : Qu'à partir du premier lundi d'avril 1903 jusqu'au 25 décembre de la même année, une exposition internationale soit tenue dans la vallée du Mississippi, dans cette ville.

"Résolu : Que ce comité sollicite la coopération de toutes les autres associations, civiques, fraternelles, commerciales, etc."

Le 5 février suivant,

le représentant Bartholdt, de Saint-Louis, présentait un bill dans la chambre des députés, à Washington, sollicitant l'aide du gouvernement des Etats-Unis pour aider à la réalisation du projet tel que stipulé dans la résolution de M. Behnke. Dix jours après, un événement mémorable dans l'histoire du peuple américain se produisit : le navire de guerre "Maine" était annihilé dans le port de la Havane. Cette calamité eut pour effet de concentrer sur elle seule l'attention publique pendant plusieurs mois. Les amis de l'exposition, cependant, ne restèrent pas inactifs et continuèrent leur travail de propagande.



PALAIS DES FÊTES ET CASCADES

Cullagh, assistant à une assemblée des belligérants, prononça la phrase suivante : "La ville de Saint-Louis n'est pas sur les rangs parce qu'elle aura encore une plus grande exposition que celle-ci lorsque nous célébrerons le centenaire de l'achat de la Louisiane."

Que, oui ou non, cette expression de M. McCullagh soit la plus ancienne, il ne faut certainement pas convenir de là qu'elle a été l'origine de l'exposition, car aucune organisation n'émanait de ce chef.

Des recherches, à travers les différents journaux du pays, m'ont appris que, le 9 novembre

citée à une assemblée de la Société historique de l'Etat du Missouri. J'ai moi-même interviewé M. Chouteau à ce sujet ; c'est un des vice-présidents de la Compagnie de l'exposition, et le président de la Commission historique. Il me dit qu'il n'a aucune prétention au titre, et qu'il est heureux d'être un des seconds de ceux ou de celui qui a originé la grande foire de l'année prochaine.

Le président Francis déclare que c'est en 1890 que lui vint l'idée de célébrer l'anniversaire de l'achat de la Louisiane ; il était alors président de la Commission des citoyens de Saint-Louis, qui voulaient avoir l'exposition colombienne ici.

ÇA ET LÀ

LE MOYEN DE RECONNAITRE UN BON MELON

La saison des melons bat son plein. C'est un fruit délicieux, mais qui ne supporte pas la médiocrité. Aussi, est-il important pour une bonne maîtresse de maison d'être familiarisé avec les signes qui indiquent la bonne qualité du cucurbitacé cher aux gourmets. A l'inspection de la queue du melon, lorsqu'elle a été fraîchement coupée, on reconnaît que le fruit est venu à maturité sur pied, et non pas sur la paille, ainsi qu'il arrive trop souvent. Quant au degré de cette maturité, on s'en assure en appuyant son doigt sur l'extrémité opposée à la queue : le melon est à point lorsque l'écorce cède facilement sous cette pression, mais il reste entendu que l'écorce ne doit que légèrement fléchir. Enfin, le plus ou moins de poids du melon indique si sa chair est ferme ou spongieuse ; et, par l'arôme qui se dégage de l'écorce, on se rend compte du degré de finesse et de parfum que possède le fruit.

Cela nous rappelle la petite mésaventure d'un monsieur, qui, faisant lui-même son marché, s'arrêta devant un superbe melon, orgueil de l'étalage d'une fruitière.

Il le flaire en connaisseur.

—Combien ? demande-t-il.

—75 cents... mon prince.

—C'est bien cher... d'autant plus qu'il ne me semble pas très avancé.

Alors, la fruitière, indignée, de s'écrier :

—Vous voudriez peut-être qu'il vous appelle papa !..

UNE PRIME PEU BANALE

Jeunes filles en quête d'un mari, ne vous désespérez plus. L'Angleterre est, comme on sait, le pays de la réclame et de l'annonce, et, bien que l'on commence à s'habituer aux fantaisies des advertisers anglais, il en est encore, de temps à autre, de certaines qui ne laissent pas de nous étonner un peu. On ne peut se défendre, par exemple, d'une juste surprise en lisant qu'un "magazine anglais désireux d'augmenter le nombre de ses lectrices, leur a offert un mari en prime."

Celles qui désirent se marier devront envoyer leur nom, leur âge, leur adresse, sans doute le montant de leur abonnement, et elles auront la chance d'être épousées par un jeune homme beau, convenablement doté, qui, sur la liste des inscrites, choisira sa femme, après avoir toutefois fait une tournée d'inspection, laquelle ne manquera sans doute pas pour lui d'un certain intérêt.

FARDS ET COULEURS

M. Carolus Duran, le grand peintre, membre de l'Institut et "hors concours" au Salon, se trouvait un soir dans un grand dîner. Le hasard avait fait qu'il eut pour voisine une dame ayant déjà doublé le cap Première-Jeunesse, mais qui, malgré cela, "posait à la jeune fille".

Elle s'était fardée outrageusement, et le noir, le rouge, le blanc qu'elle avait appliqués sur sa figure quelque peu ridée, la rendaient ridicule, tant ils étaient apparents. Pour comble à son malheur, et aussi à celui du peintre, elle était



très pédante, se croyait de l'esprit et... était fort sottée.

Cette dame n'avait cessé de causer avec M. Carolus Duran depuis le commencement du repas. Et sa conversation ennuyait considérablement l'artiste. Enfin, ayant épuisé tous les sujets de conversation, elle demande à brûle-pourpoint à son voisin, maussade :

—Cher maître, où donc achetez-vous vos couleures ?

Alors, tout heureux de tenir enfin sa vengeance, regardant bien en face son indiscrette partenaire :

—Madame, répond Carolus à haute voix, je crois que nous nous fournissons chez le même marchand.

—C'est ce que j'ai fait, répliqua le voleur, et il

osez-vous m'insulter d'une telle manière ? Rendez de suite la montre à son propriétaire.

—J'ai déjà offert de la lui rendre et il a refusé ; c'est pourquoi je vous prie de l'accepter.

—Voulez-vous bien vous taire, dit l'abbé ; vous auriez dû la lui offrir de nouveau.

—C'est ce que j'ai fait, répliqua le voleur, et il



LA BLANCHE ET LA NOIRE

Encore une bizarrerie de la nature !

Les médecins et les anthropologistes italiens son à l'heure actuelle préoccupés par l'étrange naissance de deux petites filles jumelles de couleur différente. Oh ! combien ! Tandis que l'une a le corps et le visage entièrement blancs avec de beaux cheveux blonds, l'autre est complètement noire avec tous les signes distincts de la race nègre, cheveux laineux et lèvres lippues. La Faculté demeure perplexe devant ce curieux mystère.

TORTUE GEANTE — 240 ANS D'EXISTENCE

Notre excellent confrère "Mon Dimanche" signalait récemment l'existence d'une tortue donnée par M. Walter Rothschild au Jardin Zoologique de Londres, tortue qui serait née avant 1750.

Par une coincidence curieuse, nous venons de recevoir d'un de nos correspondants de passage à Maurice, la photographie d'une tortue géante que, dit-il, tous les habitants de Port-Louis (île Maurice) connaissent bien et qui, selon toute probabilité, serait âgée de plus de 240 ans.

Voici l'histoire de ce respectable quadrupède. Il fut pris aux îles Seychelles en 1766 avec quatre compagnons, et transportés en même temps greux à Maurice. Les cinq tortues géantes méritent, bien qu'en captivité, une vie aussi calme



qu'heureuse jusqu'en 1833, où deux d'entre elles furent acquises par le Jardin Zoologique de Londres. Quelque temps après leur arrivée en Europe, elles succombaient au changement de climat. Une troisième eut plus de chance. Amenée en 1898 au Jardin, elle fait encore la joie des visiteurs.

Les deux autres restèrent à Port-Louis. L'une d'elles, la "Grosse Marion", est devenue aveugle ; elle est "hospitalisée" à la caserne de l'Artillerie Royale. Son écaille mesure environ une verge en ligne droite, dimension qu'elle avait déjà en 1800, d'après un rapport officiel. On estime qu'elle était déjà centenaire au moment de sa capture et de son transport à l'île Maurice, il y a de cela cent quarante ans !

LE PREMIER DÉJEUNER DES JEUNES FILLES ANÉMIQUES

Aux jeunes filles qui se sentent faibles, qui sont prises de langueurs l'après-midi, donnez un premier déjeuner substantiel, à la manière anglaise. Dès le réveil, la jeune fille, encore au lit, boira une chopine de lait de bonne qualité, en procédant avec lenteur et en mettant au moins un quart d'heure à prendre la quantité indiquée. Une demi-heure après, elle se lèvera et se fera donner une vigoureuse friction sèche. Elle déjeunerera alors d'une tasse de thé, de rôties beurrées et d'un plat de viande.

LE PICKPOCKET ABSOUT

—Avez-vous encore quelque péché à m'avouer ? demandait un vénérable abbé à un pécheur, en confession.

—Oui, mon père, répondit celui-ci, j'ai un autre péché sur la conscience, j'ai volé une montre... Voulez-vous l'accepter ?

—Moi ! s'écria le prêtre, indigné, comment

m'a déclaré formellement qu'il ne voulait pas la recevoir.

—Dans ce cas, dit le saint ecclésiastique après une minute de réflexion, je puis vous absoudre si vous jurez que vos propos sont exacts. Mais, à l'avenir, je vous enjoins de ne plus commettre aucun vol. Allez, mon fils !

Après le départ du pénitent, le pauvre curé découvrit que sa propre montre lui avait été volée, et il comprit alors que le rusé pickpocket la lui avait offerte et qu'il l'avait refusée !

LE DANGER DE CROISER LES JAMBES

Nous croisons tous les jambes : gens du monde dans un salon, femmes distinguées dans un compartiment de chemin de fer ou dans une visite à la campagne. Ce n'est peut-être pas d'une correction outrée ; mais écoutez bien ceci qui nous vient d'un médecin : L'habitude de s'asseoir en croisant une jambe par-dessus l'autre peut avoir de graves conséquences pour la santé. En vain, vous objecterez que c'est une position, à la rigueur, élégante ; en tous cas, commode et reposante. La science prétend que la compression des vaisseaux ainsi occasionnée, nuit à la circulation, produit une stagnation du sang dans les membres, favorise les varices, donne prise à l'ambolie et engendre même la constipation. Mieux que cela, et c'est un médecin de Boston qui n'a pas craint de l'affirmer : elle est la cause initiale des appendicites. Ainsi, vous savez ce qu'il vous reste à faire : ne croisez plus les jambes. Ajoutons que croiser les jambes, en chemin de fer ou en tramway, est on ne peut plus dangereux, quand il y a un accident, un déraillement ou même un arrêt trop brusque, car on s'expose à avoir les jambes brisées. Laissons les jambes croisées aux tailleurs, et encore les tailleurs modernes ont abandonné cette position dans leur travail.

LES SERPENTS SONT-ILS INSENSIBLES A LEUR PROPRE VENIN ?

C'est une observation qui date de loin, — puisqu'elle a été faite par Fontana il y a plus de cent ans, — que les vipères ne succombent jamais aux blessures qu'elles se font en se mordant ; et la conclusion obligée de cette observation, c'est que le venin de la vipère n'est pas toxique pour les animaux de son espèce. Cependant, quelques expérimentateurs ont contesté la légitimité de cette conclusion et ont soutenu que les serpents peuvent très bien être empoisonnés par leur venin.

C'est pour trancher cette question que M. Philsax a entrepris des expériences dans lesquelles il a inoculé à des vipères et à des couleuvres des doses progressivement croissantes de venin de vipère. Or, on peut fort bien tuer ces animaux par ce procédé, mais seulement à l'aide de doses 500 à 600 fois plus fortes que celles suffisant à tuer un animal d'une autre espèce, un cobaye, par exemple. Par contre, si le venin est inoculé dans la cavité crânienne, le serpent succombe à des doses beaucoup plus faibles, et sa résistance n'est plus guère que 50 à 60 fois plus grande que celle du cobaye. Une vipère pourrait donc fort bien succomber dans un combat avec une de ses semblables, si les crochets venimeux venaient à pénétrer dans le crâne. Mais les os du crâne chez la vipère étant extrêmement durs, c'est là une éventualité peu probable. La formule exacte est donc intermédiaire entre celle de Fontana et celle de ses contradicteurs, et ce qu'on doit dire, c'est que, dans les conditions naturelles, le venin de la vipère n'est pas un poison pour son espèce.

POUR NOS LECTRICES

LA MODE

La toilette d'une femme réellement élégante comprend non seulement les soins de sa personne, une robe bien faite, un chapeau joliment garni, mais il entre tant de détails dans l'achèvement de celle-ci, qu'il ne me paraît pas inutile de donner quelques explications.

Commençons par la tête. La jeune femme, au moment de sortir, les cheveux bien ondulés en même temps que lisses, le chapeau sur la tête, est prête à mettre sa voilette. Une voilette ! C'est si peu de chose, du moins, cela paraît si peu de chose, et néanmoins, il faut encore savoir choisir et ne pas mettre sans réflexion ce qui se présente sous la main.

Ainsi, depuis plusieurs années, la mode nous a gratifiées de quelques fort jolies voilettes en dentelle blanche dont les plus belles atteignent un prix très élevé. Immédiatement la concurrence s'en est mêlée, pour établir des imitations infiniment belles, mais aussi moins chères. Les femmes riches s'offrent le luxe des premières, les autres se contentent des voilettes modestes en tulle de Bruxelles, plus ou moins richement brodées.

Mais les premières et les secondes, d'un dessin couvert, faites de tulle épais, ne se mettent en aucun cas l'après-midi, ni pour faire des visites.

On sera enchanté de les trouver pour le voyage, les excursions, les promenades en voiture ou en automobile, le bord de la mer, la montagne, etc., etc., et toutes jolies qu'elles soient, toutes pratiques encore, je vous le concède, elles accompagneront un chapeau du matin et un costume simple et non une toilette habillée.

Il y a des genres bien différents de voilettes qu'il importe de savoir choisir et mettre dans certaines circonstances. Ainsi, avec un chapeau très clair, très élégant, la voilette blanche est presque de rigueur. On portera encore un chapeau noir avec une voilette blanche ; mais presque jamais noire. Jugez, mesdames, vous-mêmes, de l'effet d'un chapeau noir contrastant avec une figure noircie à volonté.

Dans le choix du tulle, il faudra d'abord mettre beaucoup de son goût personnel, puis se laisser influencer par ce qui séera le mieux. L'un est très joli, mais peu solide ; il convient cependant aux grands chapeaux à bords larges qu'il entoure comme d'une auréole et pour le garder toujours frais et propre, ce tulle "illusion", il n'y a qu'à le changer aussitôt que la teinte devient grise — ce qui n'est pas long.

Laver ce tulle de soie, illusion, il n'y faut pas songer.

Les tissus à pois chenillés sont généralement les plus seyants, et tout particulièrement les pois chenillés sur fond blanc. Il en est d'autres à pastilles, à grands dessins brodés ; il en est de couleur. Les uns et les autres se portent.

Quoique les tulles de couleur ne soient pas tout à fait aussi "habillés", je garde le mot, que les voilettes blanches, je suis loin d'en déconseiller l'usage. Ils peuvent fort bien aller à certains teints qui ont besoin d'emprunter quelque état factice ; puis cela dépend en grande partie du chapeau. Certaines femmes, ayant la notion de l'harmonie des couleurs, préfèrent assortir le chapeau à la voilette. Je ne les blâme pas si elles savent trouver la couleur qui leur convient.

Les deux mélanges du bleu et du vert se sont encore beaucoup portés cette année ; j'avoue que je trouve leur effet un peu bizarre sur le visage. Il en est de même du rouge, qui peut convenir à une personne extraordinairement pâle, tandis que le vert donne généralement des tons blafards. Dans les bruns divers, il faut encore savoir faire son choix, les uns brunissent à l'excès, les autres brunissent agréablement ; le bleu ne va généralement pas mal, le violet non plus.

Cependant, toutes ces fantaisies ne dureront guère ; elles tiennent trop de caprice, et nous reviendrons plus fidèles que jamais aux belles voi-

lettes blanches pour les chapeaux clairs, noires pour les foncés, aux grisailles pour les chapeaux un peu élégants.



ROBE DE VISITE POUR JEUNE FEMME OU JEUNE FILLE, en tussor vert amande. La jupe est à plis chevauchés fixés par un biais remontant derrière, comme l'indique très bien le croquis du dos de cette toilette. Le tablier est uni et assez large. Un boléro plissé tombe sur une ceinture drapée en satin Liberty en panne vert mousse, ou noire, ou bleue, ou blanche, selon le goût. Sur ce boléro, grand col de guipure. A l'encolure, biais en crosse et patte semblable à la ceinture. Plastron de mousseline de soie. Manche plissée, dentelée au bord et évasée sur un bouffant de guipure.

LES LOIS DU BONHEUR

Quoi qu'en disent les esprits chagrins et fâcheux, l'on peut trouver du charme à l'existence et du bonheur à la vie. Assurément, la chose semble devoir devenir de plus en plus difficile, mais à qui la faute ? A nous, chères lectrices, soyez-en persuadées, ou plutôt à notre éducation, à notre façon d'envisager les choses, de comprendre et de subir les événements.

Je dois convenir qu'il y a des femmes qui sont essentiellement malheureuses et qui semblent poursuivies par une fatalité si cruelle que rien, ni une éducation parfaite, ni une façon sublime de s'élever au-dessus du destin, ne peut les arracher à leur désolation. Mais avouez que celles-là sont rares.

Nous portons généralement en nous-mêmes nos éléments de félicité ou de chagrin. Plaçons à leur tête la sérénité d'âme et la santé. Ces deux états, bien qu'ils aient l'un sur l'autre une répercussion puissante, peuvent cependant se dissocier, et nous connaissons toutes des personnes ayant de la gaieté, de la joie, de l'entrain et autres qualités optimistes, malgré le mauvais état de leur santé ;

de même dans l'ordre d'idées opposé l'on rencontre des esprits chagrins et mélancoliques, dont l'état d'âme dépressif n'a pas l'excuse de la maladie.

Il serait, j'imagine, assez facile de propager, de répandre, de multiplier les existences heureuses en développant la quiétude de l'esprit, la vigueur de l'âme en même temps que l'harmonie des fonctions du corps, car la maladie n'est pas autre chose qu'une perturbation de cette harmonie.

La plupart du temps, le malheur, la souffrance existent beaucoup plus réellement dans notre pensée que dans la réalité. J'en vois tous les jours la preuve, lorsque les malades se présentent à moi en proie à une vive appréhension à l'idée des souffrances imaginaires qu'elles redoutent d'endurer au moment de l'examen que je dois leur faire subir. Je sais même que bien des affections graves sont dues à la terreur qu'inspire cet examen, si bénin pourtant, et qui fait reculer jusqu'à trop tard le moment de la consultation. Eh bien, ce sont toujours les plus pusillanimes qui, après cette petite cérémonie, se déclarent les plus contentes et les plus satisfaites. "Vous ne m'avez fait aucun mal, me disent-elles, et si j'avais su que cet examen était si peu douloureux, je serais déjà venue il y a longtemps."

N'y a-t-il pas dans de tels exemples une leçon à retenir à propos des lois du bonheur ? C'est, en effet, lorsque l'on accomplit les choses qui nous sont le plus pénibles, que l'on éprouve cette satisfaction plénière qui nous dédommage surabondamment du sacrifice que nous avons fait et du courage que nous avons montré.

Du reste, en s'exerçant à franchir toujours les obstacles et à aller au-devant des actes qui suscitent notre appréhension, l'on acquiert la force morale, sans laquelle l'on ne peut pas être vraiment heureuse.

Doctoresse HELINA GABORIAU.

LA PART DU CORDON BLEU

CONSERVES DE TOMATES. — Arrangez dans un vase en grès des tomates bien mûres, mais intactes. Recouvrez-les d'une partie de vinaigre pour deux de saumure. Mettez au-dessus une couche d'huile d'olives et recouvrez d'un papier épais.

Pour les employer, il suffit de mettre déssaler la veille ; elles sont aussi fraîches que si elles venaient d'être cueillies.

REMEDE CONTRE LES PIQURES D'INSECTES. — Abeilles, guêpes et frelons se plaisent souvent à butiner sur les épidermes parfumées, les prenant sans doute pour des fleurs. Gênés dans leurs opérations, ils se vengent en plantant dans la main qui les chasse des dards acérés. Leur aiguillon verse dans la piqûre une petite quantité de venin, inoffensif, mais causant une douleur très vive, rougeur, tuméfaction, rarement des abcès, lorsque l'aiguillon demeure implanté. La multiplicité des piqûres peut pourtant tuer. Traitement : A la doupe, extraire l'aiguillon avec une aiguille ; lotions avec eau, 100 grammes, alcool, 50 grammes, ammoniacale, 10 grammes. Les applications d'ouate trempé dans : eau, 50 grammes, chlorhydrate de cocaïne, 2 gr. 50, enlèvent toute douleur.

POUDING DES GLACIERS. — Garnissez un moule de gâteau rassi et de quartiers de pêches et ajoutez la crème suivante : Une chopine de lait, deux oeufs battus, deux cuillerées à table de



sucres, dix gouttes d'extrait d'amande ; mettez dans une poêle contenant de l'eau et faites cuire au four, jusqu'à raffermissement ; lorsque le pouding est froid, mettez sur la glace ; enlevez du moule et garnissez de marmelade de framboise.

IL EST DES COULEURS QUI AFFOLENT

Ainsi, par exemple, une personne qui resterait, enfermée, pendant un mois entier, dans une chambre entièrement tendue de pourpre et dont les vitres seraient teintées de rouge, deviendrait inévitablement folle au bout de ce temps, quelle que puisse être sa puissance cérébrale, et il est même douteux qu'elle pourrait jamais recouvrer la raison. Car la couleur pourpre est la plus pernicieuse qui existe, à cause de son action directe sur le cerveau. Une tache d'une autre couleur, par-ci, par-là, pourrait bien sauver sa raison pendant quelque temps encore, mais du pourpre absolu la tuerait aussi sûrement que le ferait une atmosphère viciée.

La couleur écarlate est tout aussi redoutable, mais elle agit différemment. Cette couleur violente produit ce qu'on appelle la manie homicide, — la vision rouge, — sorte de folie qui pousse celui qui en est possédé à attenter à la vie de ses semblables, surtout à celle de ses proches. Elle produit cet effet même sur les animaux, et tout le monde sait qu'elle met en fureur les taureaux

et tous les fauves, surtout les tigres et les lions qui, à la vue d'un oripeau rouge quelconque, se précipitent tête baissée, même sur la pointe d'une pique ou d'une baïonnette.

Il n'y a pas jusqu'au pacifique dindon que le rouge vif n'affole. A l'encontre de cette couleur qui porte à verser le sang des autres, le pourpre inspire des idées de suicide à celui qui se trouve sous sa fatale influence. C'est une nuance qui porte à la mélancolie.

Quant au bleu à la condition de n'être pas touché de rouge, c'est un stimulant pour le cerveau, qu'il aide puissamment ; mais il ne faut pas que son action se prolonge outre mesure, autrement ses effets deviennent désastreux. C'est une couleur absorbante qui agit sur la matière cérébrale à la façon d'un médicament trop énergique qui, par son action d'une énergie excessive, tue au lieu de vivifier.

En effet, le bleu, en excitant l'imagination, inspire le goût de la musique et du théâtre, aussi la réaction qu'il amène ébranle-t-elle le système nerveux. Si on en doute, que l'on fixe pendant quelque temps une feuille de papier ou un carré d'étoffe bleue, — non pas des fleurs, car elles contiennent une bonne partie de vert dans leur bleu

— et l'on éprouvera un certain mal aux yeux, accompagné d'une sensation pénible de malaise.

La couleur verte, par contre, est la reine des couleurs, et ne peut jamais faire de mal, quelle que soit sa quantité ; bien loin de là, elle calme tout le système et conserve la vue. Une personne qui serait enfermée pendant tout un mois dans une atmosphère baignée de lumière verte artificielle, sentirait sa vue immensément améliorée, mais aussi cet avantage lui deviendrait fatal car, en rentrant dans un milieu normal, elle serait devenue incapable de soutenir l'éclat de la lumière et des couleurs ordinaires. Elle contracterait inévitablement une ophtalmie qui pourrait amener aussi la destruction complète du nerf optique, à moins qu'elle ne prenne des précautions extraordinaires pour y obvier.

On se figure généralement que le ciel, par un temps clair, est bleu. En réalité, le ciel est blanc, teinté de vert, et ce n'est que l'éloignement et l'extrême pureté de l'air qui le font paraître bleu.

Le vert est un calmant d'une efficacité telle qu'il a une grande influence sur la durée d'une maladie en aidant l'organisme à la combattre ; aussi, dans les hôpitaux, les garde-malades ont-elles soin de multiplier, autant que faire se peut,

LA FANFARE DE LABELLE



Alfred Nantel Lucien Beaudard (Photographie prise par Pierre Vander-Haeghe)
 Etienne Mignault, prof. cornet Théodore Allard Nap. Chalfoux Aug. Dumoulin Ant. Mandeville Rev. Charles Proulx, curé W. Marranville A. Perreault H. Blanchet
 Pierre Vander-Haeghe Nap. Marmier Geo. Vander-Haeghe Lucien Mignault A. Mignault

cette couleur dans tous les objets qui entourent les malades confiés à leurs soins,

La nuance de vert la plus douce et, par suite, la plus calmante de toutes, est le vert sauge ; il est loin d'en être de même du vert minéral.

L'isolement, pendant un espace de six semaines, dans une pièce entièrement tendue et meublée de jaune, affaiblira irrémédiablement n'importe quel système nerveux en produisant l'hystérie chronique. L'influence prolongée de la couleur jaune engendre la folie, et on en fait l'observation même sur des cobayes ou cochons d'Inde et sur des lapins. A la longue, ces animaux deviennent enragés au point qu'ils cherchent souvent à se mordre et se blesser eux-mêmes, ou bien ils sont réduits à un état de nervosité telle, qu'il y en a qui meurent de pure frayeur, simplement pour avoir été surpris à l'improviste.

D'autre part, si l'on n'en abuse pas au point de s'y noyer, pour ainsi dire, le jaune est bien la couleur la plus gaie et la plus salubre qui existe, et qui éclairera le mieux une pièce sombre, là où le vert pourrait paraître froid et triste. Mais, quant à être saturé de jaune au point de ne plus pouvoir s'en passer, ceci déterminerait la folie nerveuse en moins de deux mois.

Le blanc uniforme et ininterrompu détruirait la vue aussi sûrement que le ferait la "cataracte", si on y était exposé rien qu'une semaine seulement. En effet, le blanc tue le nerf optique, et la vue s'éteint comme la lumière d'une lampe, tandis que son action sur le cerveau est si pernicieuse que la cécité même, qu'elle entraîne à sa suite, semblerait presque un soulagement.

C'est pour cette raison que les explorateurs polaires portent des lunettes teintées, vertes ou bleues ; car, s'ils négligeaient cette précaution, la "cécité de la neige", comme on l'appelle, et qui n'est autre, en réalité, que la "cécité de la blancheur", est chose pour ainsi dire certaine. Et même, dans ces régions glacées, le blanc n'est pas absolu, car il est rompu par la teinte du ciel ; s'il n'en était ainsi, nul homme ne pourrait y vivre sans porter des lunettes à verres de couleur.

pouvait entendre les joyeux concerts exécutés par la brillante fanfare qui porte son nom !

Sur ce coin de terre où ne résonnaient autrefois que les rumeurs du vent et les rugissements des fauves, se trouvent aujourd'hui un groupe de jeunes musiciens, aux poitrines robustes, qui passent agréablement leurs loisirs à jouer des airs enthousiasmants sur leurs instruments de culture sonore.

C'est le cri triomphant de la civilisation que répercutent les verdoyantes Laurentides. Ce sont les notes harmonieuses qui s'échappent des chantiers du Nord, aux heures de délassement et de repos.

L'"Album Universel" est heureux de publier ci-dessus le groupe des musiciens de la fanfare de Labelle, car c'est toujours une joie pour nous d'encourager l'art musical, particulièrement chez les nôtres.

On l'a dit bien des fois, la musique est la soeur de la poésie et de la peinture. Elle contribue à polir les moeurs et elle éclaircit les jours sombres de l'existence.

Puisse la fanfare de Labelle vivre longtemps afin de continuer d'égayer notre laborieuse population du Nord !

LA FANFARE DE LABELLE

Qu'il serait heureux, l'Apôtre du Nord, le défunt curé Labelle, si du fond de la tombe où il dort il

RÉCRÉATION EN FAMILLE

UNE MENAGERIE EN PAPIER DE SOIE

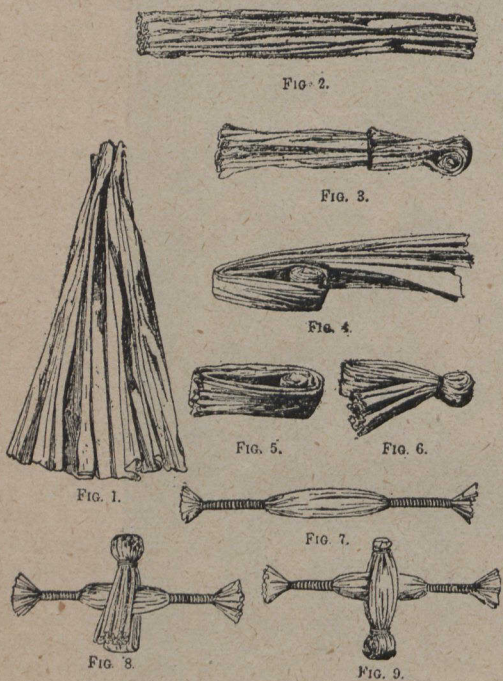
Voici encore un passe-temps amusant pour égayer petits et grands, pendant les après-midi pluvieuses des jours de congé, ou le soir, sous la lampe, autour de la table de famille. Il s'agit de fabriquer, avec du papier de soie et de la ficelle, mille petits animaux d'aspect très vivant ; ils constitueront des jouets parfaitement inoffensifs pour les bébés et, pour les jeunes gens, dans les sauterelles intimes, des accessoires de cotillon aussi originaux qu'économiques.

Nous empruntons l'idée et la description à une revue américaine.

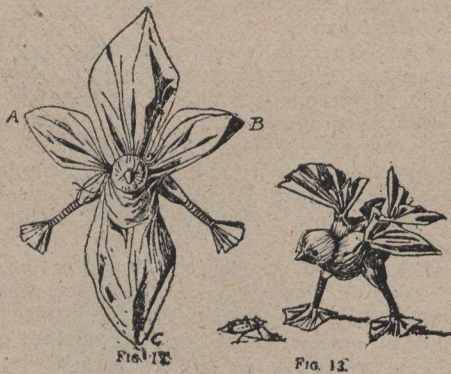
Pour commencer, si vous le voulez bien, nous allons fabriquer le poulet que vous voyez représenté dans la figure 13.

Vous choisissez une feuille de papier fin de la nuance que vous voulez — pour un poulet, le jaune, le blanc ou le noir, nous semblent les couleurs les plus indiquées ; — vous coupez votre feuille par le milieu et la pliez en deux. Ceci fait, prenez une des moitiés et froncez-en chacune des extrémités (fig. 1 et 2) ; puis, plissez le papier, tel qu'est froncé, en tenant un bout dans la main droite et en faisant glisser plusieurs fois le papier dans la main gauche à demi-fermée. Cette manière de procéder lui permettra de retenir ses plis, comme dans la figure 2.

Roulez un morceau de papier séparé en forme de bourse, et posez-le sur le papier plié, à environ



longs du papier, comme dans la figure 2, puis plissez-le et entourez chaque patte avec la ficelle, laissant $\frac{3}{4}$ de pouce à chaque bout pour former les pieds (fig. 7). Prenez la partie libre du papier plissé (fig. 6) et placez le milieu des pattes (fig. 7) à moitié de la dernière division comme dans la figure 8. Liez ensuite le bout de la dernière division au corps, et vous aurez une fonda-



tion toute prête pour le bec, les ailes et la queue (fig. 9.)

Coupez un carré de même papier ayant neuf pouces de chaque côté, pliez deux fois le papier diagonalement comme pour une roue. Le centre du papier est naturellement où les deux lignes se rencontrent ; pincez ce centre pour former un bec et liez-le avec de la ficelle (fig. 10), placez-le au milieu de la tête du poulet, et ramenez le restant du papier pour recouvrir celle-ci ; liez ensuite au cou du poulet, très près de la tête (fig. 11). Les deux points A et B du carré doivent former les ailes, tandis que C est ramené sous le corps et D au-dessus du corps, puis fermement liés pour former la queue. La figure 12 représente exactement la manière de plier les ailes — remarquez tout particulièrement la partie B qui se trouve près du corps. L'aile A, à la figure 12, montre comment les deux ailes doivent être liées près du corps.

Quand chaque aile est terminée, faites la queue en liant ensemble C et D, comme il a été expliqué plus haut. Ceci terminé, pliez les pattes, élargissez les ailes et la queue, ouvrez et aplatissez les pattes, puis posez le poulet sur une surface plane (fig. 13).

Ayez soin de toujours plisser le papier dans le sens de la longueur afin d'éviter les déchirures.

(A suivre)

CALEMBOURS

D. — Quels sont les gens les plus expéditifs ?
R. — Ce sont les notaires, parce que l'acte le plus long et le plus compliqué est, pour eux, l'affaire d'une "minute".

D. — Quel est l'animal auquel tous les autres doivent le respect ?
R. — C'est le mouton, parce qu'il est l'"afné" (lainé).

JEUX DE CARTES.—PATIENCE : LA CHAÎNE DES DAMES

Cette patience, aussi compliquée que possible, convient à ceux qui n'aiment pas les casse-tête chinois.

Prenez un jeu de cinquante-deux cartes ; placez les quatre dames sur une ligne horizontale et au milieu du tapis, de manière à vous ménager un espace libre suffisant, en haut et en bas de ce tapis.

Les quarante-huit cartes qui vous restent en main étant bien mêlées, vous les retournez une à une. S'il vous sort un six, soit celui de cœur, par exemple, vous les placez immédiatement "au-dessus" de votre dame de cœur. Si c'est un sept, vous les placez "au-dessous" de cette dame. Les sept serviront de souches à des hiérarchies ascendantes se terminant au roi, et les six à des hiérarchies descendantes se terminant à l'as.

Quand le talon est épuisé et que l'on a monté toutes les cartes qui pouvaient prendre place dans l'une des séquences ou hiérarchies, on recommence l'opération. On a trois coups pour arriver à constituer les quatre hiérarchies de pique, trèfle, carreau et cœur. La patience est réussie lorsqu'on parvient à ce résultat.

Il est bien évident qu'après le valet de la hiérarchie ascendante viendra le roi, puis que la dame a été placée au centre de la figure.

QUESTION LITTÉRAIRE

Quel est l'aimable savant qui a fait ainsi que suit l'éloge des récréations intellectuelles ?

Les jeux de l'esprit, a-t-il dit, sont de toutes les saisons et de tous les âges : ils instruisent les jeunes, ils conviennent aux riches et ne sont pas au-dessus de la portée des pauvres.

PROBLEME

Trouver un nombre, sachant qu'il a trois chiffres, dont la somme est 11, que le chiffre des centaines vaut deux fois celui des dizaines, et que si du nombre on retranche 396, on obtient le nombre renversé.

ANAGRAMME

Le prénom d'un grand pamphlétaire,
Grand penseur et grand écrivain.
Avec un chapeau légendaire
Dans "le Barbier", personnage aigrefin.

METAGRAMME

Malgré tout le poil de mes pattes,
Si, gambadant, je crains le froid,
Le mec des mecs des acrobates
N'est, pour moi, qu'un grand maladroit.

Mieux que le roi des acrobates,
Le marin le plus maladroit,
Qu'il ait ou non du poil aux pattes,
Me manoeuvre malgré le froid.

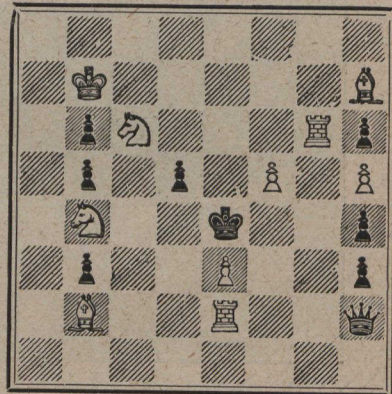
CHARADE

Mon Premier, Protée animal,
Sur terre nous fait bien du mal ;
Et selon qu'il est mon Deuxième,
L'homme ne paraît plus le même.
Vase où potier n'a mis la main,
Mon Dernier n'est grec ni romain ;
Mais, chose étonnante à l'extrême,
C'est qu'on trouvera mon Entier
Bien plus petit que mon Premier.

PROBLEME D'ECHECS

Lettre M.

Par M. le Dr C.-C. Moore, New-York.
Noirs, 9 pièces



Blancs, 10 pièces

Les Blancs font mat en 3 coups.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 73

Les trois jaloux. — Supposons : le roi et la dame de cœur ; le roi et la dame de carreau ; le roi et la dame de pique.

1o La dame de cœur passe d'abord avec la dame de carreau.

2o La dame de carreau revient chercher la dame de pique.

3o La dame de cœur revient auprès du roi de cœur, et attend que le roi de carreau et le roi de pique aient rejoint leurs deux reines.

4o Le roi de pique revient avec sa reine et repasse le roi de cœur.

5o La reine de carreau ramène, en deux voyages, ses deux compagnes sur l'autre rive.

Charade. — Paquebot.

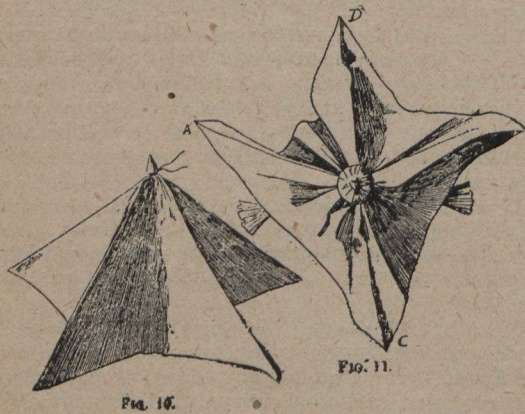
Devinette. — D — C — D (décédé).

Problème. — 3,172.

Problème de Dames. —

Blancs	Noirs
34 à 29	23 à 43
22 17	36 11
45 40	16 29
40 34	11 30
25 3	15 24
3 11 gagnent.	

un quart de pouce d'un des bouts. Rabattez le côté court du papier sur la bourre, comme dans la figure 3, puis pliez ensuite le papier du côté court en le plaçant sur la première couche (fig. 4), et ramenez ensuite le bout libre au bas des trois divisions. La figure 5 montre une bourre de papier insérée à l'extrémité d'une bande de papier plissé, ayant été replié trois fois de façon à former qua-



tre épaisseurs, deux au-dessus et deux au-dessous de la bourre. Tournez de la ficelle plusieurs fois autour de la bourre et nouez-la fermement afin de former une tête (fig. 6). Vous avez le corps et la tête d'un poulet.

Faites les cuisses et les pattes en prenant un papier d'environ 18 pouces de long sur 8 pouces de large. Froncez les deux côtés

PAGE DE SAINT NICOLAS

LA CIGALE ET LA FOURMI

“ Nous sommes maintenant bien vieilles,
Dit la cigale à la fourmi.
A quoi te servent, aujourd'hui,
Tes richesses et tes merveilles ?
Toutes deux nous allons mourir.
Moi, j'aurai cessé de souffrir
Des suites de mon imprudence.
Toi, tu mourras dans l'abondance.
Mais tu laisseras ton trésor
Ici-bas. Car ce n'est pas l'or
Qu'on emporte dans l'autre monde.”
“ Ma voisine, dit la fourmi,
Ces propos sont d'un cœur ami
Et dont la sagesse est profonde.
Mais d'un seul mot, je me défends :
J'ai travaillé pour mes enfants.”

ALBERT CHRISTOPHLE.

L'IMPRUDENCE DE JEANNOT

Le soleil était couché depuis longtemps déjà.
Le grand bois était silencieux. Les petits oiseaux dormaient profondément dans leurs nids moelleux.

La lune se leva lentement derrière les collines. Dès que sa large face ronde et calme eut jeté un rayon dans le bois, à travers le feuillage des arbres, une petite tête grise sortit d'un trou caché dans l'herbe, et deux yeux brillants jetèrent un regard inquiet autour d'eux.

Un peu plus loin, sortant d'un autre trou, une autre tête parut... une troisième se montra d'un autre côté, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'une trentaine de paires d'yeux inspectassent craintivement les alentours.

Rassurés par le silence qui régnait autour d'eux, les propriétaires des têtes sortirent tout à fait de leurs trous, et une trentaine de lapins, suivis de leurs femmes et de leurs enfants, se dirigèrent vers une grande clairière.

Arrivés là, ils s'en donnèrent à cœur joie, se roulant sur l'herbe, se culbutant, se poursuivant les uns les autres, exécutant des giges fantastiques, enfin s'amusant bien.

Tandis que ses parents se divertissaient avec leurs amis, Jeannot, fils de Jean Lapin et de Jeanne Lapine, tira à l'écart sa soeur Jeannotte et lui dit tout bas :

— Sais-tu que je suis bien fatigué de cette clairière ? Nous y venons si souvent ! Je voudrais aller plus loin. Ce petit sentier que tu vois disparaître là dans les broussailles me tente beaucoup ; je voudrais bien voir ce qu'il y a au bout. Veux-tu venir l'explorer avec moi ?

Mais Jeannotte, qui était plus sage que son frère, répondit :

— Non, non, Jeannot, il ne faut pas y aller. Tu sais que nos parents nous ont défendu de nous aventurer seuls plus loin que la clairière. Il pourrait nous arriver malheur si nous leur désobéissions.

— Bah ! tu es bien peureuse ! fit en riant Jeannot. Si tu ne veux pas venir avec moi, j'irai seul, voilà tout. Au revoir !

Et, faisant une pirouette en guise de salut, Jeannot disparut dans le petit sentier vert qui l'avait tant séduit.

Jeannot courut longtemps, longtemps. Il était enchanté de son escapade. La partie du bois qu'il voyait pour la première fois lui paraissait bien plus belle que celle qu'il connaissait. — Ce qui est nouveau plaît toujours.

Cependant, il n'était pas tout à fait rassuré. C'était la première fois qu'il sortait seul la nuit... Il n'aimait pas le cri d'appel des chouettes.

Au bout de quelque temps, il pensa qu'il serait sage de retourner sur ses pas. Il commençait à avoir peur, et se mit à courir de toutes ses forces, sans s'apercevoir qu'il se trompait de chemin.

Tout à coup, il se sentit saisir par la gorge. Quelque chose — il ne savait pas quoi — lui entourait le cou et le tenait ferme. Jeannot tira dessus, mais plus il tirait et plus son cou était serré... Il était pris dans un piège.

Epouvanté, il se mit à sauter et à bondir, mais bientôt il roula, étranglé, sur l'herbe verte.

La lune fut le seul témoin de la mort du lapin désobéissant. Elle se cacha tristement derrière un gros nuage, qui creva. La pluie tomba sur les lapins qui jouaient encore dans la clairière, et tous se hâtèrent de regagner leur logis.

LA LEÇON DE MORALE

Maman fait répéter sa leçon à petit Paul et la lui explique. C'est très sérieux : une leçon de morale, et maman se donne beaucoup de peine pour faire comprendre à



petit Paul les règles d'une vie sage et comment on doit agir pour gagner le ciel.

— On doit être très bon, faire profiter autrui de ce que l'on possède. Et puis, du reste, on a encore bien plus de plaisir à donner qu'à recevoir !

Petit Paul a compris, sa figure s'illumine, ses

yeux brillent et, vivement :

— Oh ! c'est bien vrai, ça, petite mère, surtout pour les gifles !

JEUX ET AMUSEMENTS

JEUX EN PLEIN AIR. — Il est nécessaire de disposer d'une pelouse ou d'une cour mesurant une trentaine de verges. A chacune des extrémités de cet emplacement, deux piquets sont plantés. Les joueurs se divisent en deux camps, et chacun des camps élit un chef. Puis, le hasard

décide lequel de ces deux groupes aura l'avantage. Alors, les favorisés du sort se massent vers un piquet, mais en dehors de l'intervalle laissé entre les deux poteaux.

Les joueurs du second groupe se dispersent arbitrairement entre les deux poteaux, à l'exception de leur chef, qui tient une paume et un bâton. Il offre le bâton à un joueur du camp adverse, se place à trois pas de lui et lui lance la paume. Si ce dernier juge la paume mal lancée, il ne bouge pas ; dans le cas contraire, il l'envoie, d'un coup de bâton, dans l'espace situé entre les deux piquets ; puis, touche le piquet placé à côté de lui, court toucher l'autre et — toujours aussi vite qu'il le peut — revient vers le premier piquet, qu'il lui faut toucher une deuxième fois. Pendant ce temps, les joueurs du camp adverse lui lancent la paume, ou l'envoient à un joueur plus rapproché de lui, quand ils croient ne pouvoir l'atteindre eux-mêmes. Chacun doit lancer la paume de l'endroit où il la ramasse.

Si l'un des joueurs réussit à toucher le cœur, son camp a gagné et change de rôle avec le groupe des favorisés. Sinon, le jeu continue de la même façon : le chef de camp offre la paume à un autre joueur du camp adverse. Il n'a pas le droit de l'offrir une deuxième fois au même joueur, tant qu'il ne l'a pas offerte successivement à tous les autres. Chaque joueur qui parvient à “ passer ” donne un point à son camp, et c'est le camp qui a le plus vite atteint un certain nombre de points qui remporte la victoire.

CHARADE

Mon Premier est géométrique
Ou bien encore alphabétique —
La sagesse vous dit de payer mon Dernier
Un joli prénom est l'Entier.

RECONSTRUCTION

Avec les lettres suivantes faire quatre noms de fleurs :

A B C EEEEEEE GG H I L MM NN P RR TT
UUUU V.

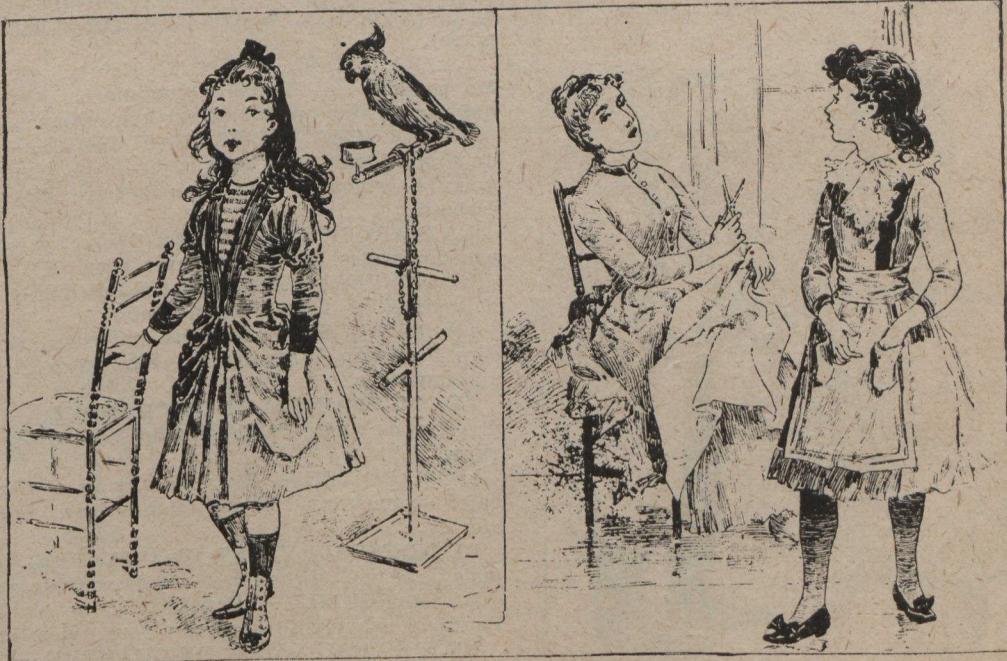
MOIS CARRES SYLLABIQUES

Mon Premier est un grand village —
Dame Tortue, un jour, a fait, dit-on, mon Deux —
Être mon Trois, n'est pas d'un sage,
Et ce n'est pas le moyen d'être heureux.

CONTRE L'INSOMNIE

Quand la toux cause l'insomnie, on prend du
BAUME RHUMAL et on dort à poings fermés.

POUR LES TOUT PETITS



On dit que je suis babillarde,
Dès que je parle, chacun fuit ;
Et quand le perroquet bavarde,
— Ce n'est pas juste — on applaudit !

Je suis demoiselle. J'ordonne ;
Je commande ; je dis : Je veux !
Mais voyez quel ennui ! ma bonne
Ne peut pas me prendre au sérieux.

L. MARGERY.

GLANURES AMUSANTES

PROPOS DE BOULEVARD

—Le financier Machin aura, paraît-il, son portrait au Salon. L'artiste l'a représenté dans une attitude familière, les mains dans les poches.

—Dans ses poches à lui ? Alors, ça ne sera pas ressemblant.

A L'ÉCOLE

Toto, pendant la récréation, a flanqué une volée de coups de poing à un de ses camarades, et, puni pour cet exploit belliqueux, il gémit dans un coin de la cour. Et il est perplexe, Toto, car il ne s'explique pas cette rigueur.

—On m'avait cependant bien dit, murmura-t-il, qu'à l'école il faut avoir des "bons poings" ...

A LA COUR D'ASSISES

—Prévenu, vous avez été surpris au moment où vous tentiez de dévaliser un presbytère ?

—Mon président, c'est la faute à mon médecin. Il m'a ordonné de faire une cure.

UN BON DIAGNOSTIC

Le médecin, à la femme du malade. — Voici une ordonnance pour votre mari. Si ce remède-là ne le sauve pas, rien ne le sauvera.

La femme du malade. — Oh ! merci, cher docteur, vous me rendez l'espoir.

(Le lendemain)

Le médecin. — Eh bien, et notre malade ?

La femme du malade (désespérée). — Ah ! docteur, il est mort.

Le médecin. — Je vous l'avais bien dit, n'est-ce pas, que si mon remède ne le sauvait pas, rien ne le sauverait.

LE BON USURIER

Un fameux usurier béarnais voyait ses profits diminuer ; il s'en alla trouver le célèbre prédicateur qui prêchait le Carême, et le pria de faire un beau sermon contre l'usure.

Le moine crut à une conversion très méritoire.

—Ah ! mon frère, fit-il, que je suis aise de voir la grâce opérer dans votre cœur !

—Vous n'y êtes pas, répondit froidement l'usurier, je vous fais cette demande parce qu'il y a dans la ville un si grand nombre d'usuriers, que je finis par ne plus rien gagner ; si vous pouviez les corriger par vos prédications, je verrais enfin revenir de bons clients.

EXQUISE POLITESSE



—Toujours en visite, baron ?

—Mais oui, chère marquise ; cela fait toujours plaisir, si ce n'est pas en arrivant, c'est en partant !

QUI VEUT TROP S'INNOCENTER SE MONTRE COUPABLE

M. le marquis, furieux :

—Jean, vous savez que je suis un excellent maître, mais je ne tiens pourtant pas à être débotté. Tout a des bornes, même la patience !

Jean, tremblant déjà de peur, s'incline très bas.

De plus en plus courroucé, le marquis poursuit :

—C'est d'un vol, Jean, que je vous accuse !... Depuis quelque temps, je m'apercevais que mes boîtes de londrès s'épuisaient un peu trop vite, mais je n'avais rien dit, car je ne connaissais pas l'auteur de ce malhonnête larcin. Aujourd'hui, je sais que le voleur de mes cigares, c'est vous !

—Faites excuse, monsieur le marquis, mais je vous jure que ce n'est pas moi.

—Mais si, c'est vous, j'en ai la preuve palpable. Tenez, regardez donc ces mégots que j'ai trouvés dans la cuisine ?

—Oh ! j'ai la preuve que ce n'est pas moi, ce doit être le cocher.

—Comment ! la preuve ?

—Mais oui, la preuve que ce n'est pas moi, c'est que lorsque je fume les cigares de monsieur le marquis, je ne jette jamais les mégots je les chique.

LE NOUVEAU VALET DE CHAMBRE

(Chez Mme la marquise de La Bonnégourde)

LA MARQUISE, au nouveau valet de chambre. — Eh bien ! mon ami, je crois qu'il est inutile que je vous mette au courant. D'après ce que vous m'avez dit, quand je vous ai arrêté, vous avez déjà servi.

LE NOUVEAU VALET DE CHAMBRE. — Oh ! oui, ma vieille, pendant trois ans...

LA MARQUISE. — Pardon !... Je n'ai pas très bien entendu, étant un peu dure d'oreille, le titre que vous m'avez donné. Je préfère que vous m'appeliez : Madame la marquise.

LE NOUVEAU VALET DE CHAMBRE. — Ça m'est bien égal.

LA MARQUISE. — Comment ? Vous me demandez où vous pouvez mettre votre malle... Dans votre chambre, mon garçon. Mais, en attendant, donnez donc un coup de plumeau à ce meuble.

LE NOUVEAU VALET DE CHAMBRE, empoignant le plumeau et cognant à tour de bras avec le manche, sur "un bonheur du jour" très fragile. — Voilà !

LA MARQUISE. — Malheureux ! Qu'est-ce que vous faites ?

LE NOUVEAU VALET DE CHAMBRE, hurlant. — Bin, vous m'avez dit de lui donner des coups de plumeau ?

LA MARQUISE. — Pas avec le manche, bien sûr... Avec la plume ! Comment ne savez-vous pas cela, après avoir servi trois ans ? Enfin, tâchez de vous y prendre mieux à l'avenir. Ah ! vous n'oubliez pas aussi de remonter la pendule.

LE NOUVEAU VALET DE CHAMBRE. — Bon (il va prendre sur la cheminée la superbe pendule en bronze doré et l'envoie à toute volée par la fenêtre).

LA MARQUISE. — Ciel !... Mais il est fou... Ma pendule !... Ma belle pendule !... Qu'est-ce qui vous a donc pris ? C'est une crampe.

LE NOUVEAU VALET DE CHAMBRE. — Rien du tout... Mais vous m'avez dit de la remonter... Pour la remonter, faut bien la faire descendre d'abord.

LA MARQUISE. — Ah ! ça, il n'y avait donc pas d'horloges, là où vous avez servi ?

LE NOUVEAU VALET DE CHAMBRE. — Oh ! si, mais je ne m'en occupais point.

LA MARQUISE. — Je crois que vous avez encore beaucoup à apprendre. Savez-vous dresser un couvert ?

LE NOUVEAU VALET DE CHAMBRE. — Ah ! dame, vous savez, j'ai jamais dressé que des chevaux.

LA MARQUISE. — Mais alors, vous n'étiez pas valet de chambre ! Vous étiez cocher... palefrenier !

LE NOUVEAU VALET DE CHAMBRE. — Jamais de la vie... j'étais cavalier de seconde classe.

LA MARQUISE. — Cavalier... Que signifie... Pourquoi m'avez dit alors que vous aviez servi ?

LE NOUVEAU VALET DE CHAMBRE. — Parfaitement... pendant trois ans.

LA MARQUISE. — Encore ! Ah ! ça... où donc avez-vous servi ?

LE NOUVEAU VALET DE CHAMBRE. — Au soixante-douzième cuirassiers, à Trépigny-ls-Nèfles ! ! !

LE BON GENDRE



—Ah ! mon ami, quelle aventure ! la villa que nous avons prêtée à maman a brûlé... elle-même n'a échappé à la mort que par miracle.

LE GENDRE (navré). — Parbleu !... un malheur n'arrive jamais seul.

LA VIE EN PAROLES

Avant le mariage : "lui" parle, "elle" écoute. Six mois après le mariage : "elle" parle, "lui" écoute.

Dix ans après le mariage : "tous deux" parlent ensemble, les "voisins" écoutent.

CHEZ L'AVOCAT

—Vous dites que vous voulez plaider en divorce, parce que votre femme vous traite brutalement ?

—Elle me traite en chien, et elle me fait travailler comme un cheval.

—Dans ce cas, ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser ; c'est à la Société protectrice des animaux.

NAIVETE

Conversation d'une petite fille de cinq ans avec sa grand' mère.

Elles passent par un petit bouquet de bois.

La grand' mère. — Dis donc, mon enfant, si nous rencontrons un loup ?

—L'enfant. — Oh ! que j'aurais peur.

La grand' mère. — Mais je me mettrais devant toi pour te défendre.

L'enfant, battant des mains avec joie. — C'est ça. Pendant qu'il te mangerait j'aurais le temps de me sauver.

AU TELEPHONE

Un brave paysan, le père Dupoireau, est à Windsor avec sa femme.

Ayant une visite à faire, Dupoireau a laissé un matin sa femme à l'hôtel et s'est mis en route.

Il est reçu très amicalement et son hôte l'invite à dîner.

—Je veux bien, mais comment que je vais prévenir ma femme ?

—Vous n'avez qu'à lui téléphoner que vous ne rentrerez pas dîner... Tenez, voici l'appareil.

Là-dessus, l'ami laisse Dupoireau au téléphone, oubliant que le brave homme n'a que de vagues notions sur le fonctionnement de cet appareil.

Un peu décontenancé, Dupoireau sonne, décroche le récepteur, et crie :

—"Allô ! allô !" comme il l'a vu faire à d'autres.

—Allô ! répond une voix, vous désirez ?

—Je voudrais causer avec ma femme, répond Dupoireau.

—Quel numéro ? demanda la voix.

—Quel numéro ! fait Dupoireau hors de lui, vous pensez donc que j'en ai trente-six. J'suis pas un mormon, mademoiselle. Et, rempli d'indignation, Dupoireau raccroche le récepteur et sort de la cabine en faisant claquer la porte.

COMPARAISON IMPOSSIBLE

Le BAUME RHUMAL ne coûte que 25 cents la bouteille. Le bien qu'il fait ne peut s'évaluer en argent.



— Je mets la main à la plume pour vous faire savoir que le savon le plus pur, le plus agréable, le meilleur pour la peau, c'est le

**SAVON
BABY'S OWN**

Aucun autre savon l'égale

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Énergique, inoffensif et garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

CHOSSES ET AUTRES

- 62,550,000 boeufs sont tués chaque jour en Europe.
- Le nombre annuel des accidents de rues à Londres est de 3,500.
- La Norvège exporte par année pour \$216,000 de glace en Angleterre.
- On dit que la récolte des ananas en Floride sera plus considérable cette année que celle de l'an dernier.
- On produit au Canada, chaque année, près de vingt millions de tonnes de charbon.
- On estime que l'Angleterre a déjà acheté 20,000 tonnes de la présente récolte de poivre à l'île de Cuba.
- Les sécheresses en Australie ont causé depuis quelques années la mort de plus de 20 millions de moutons.

— La tour Eiffel n'a plus que sept années à vivre. Ainsi le veut le Destin qui a fixé à 1910 la durée de son existence. O grandeur, ô décadence!

— Le plus long train régulier du monde appartient à la compagnie du Pacifique Canadien. Il ne mesure pas moins de mille pieds, et parcourt un trajet de 3,100 milles à toute vitesse.

— L'on annonce qu'un Canadien-français des États-Unis, M. Sam Paradis, autrefois de Saint-Hermas, et maintenant domicilié dans l'État du Missouri, vient d'inventer une carabine qui tire cent coups à la minute.

— Les fumeurs apprendront avec chagrin que la grêle a ravagé la récolte de tabac dans le Connecticut. Mais qu'ils ne songent pas encore à casser leurs pipes.

— William Waldorf Astor, vient de contribuer \$100,000 au fonds consacré à chercher un remède pour le cancer. Enfin, va-t-on pouvoir dire quelque bien de M. Astor.

— La ville de New-York vient de célébrer le 250^e anniversaire de sa fondation. Rappelons que Québec fut fondé en 1608 et Montréal en 1642.

— Quand une famille russe déménage, l'usage veut qu'elle emporte, dans un récipient fermé, du feu de l'ancien fourneau au nouveau.

— Si l'on en croit les moines de l'hospice du Saint-Bernard, leurs célèbres chiens sauvent en moyenne une vingtaine d'individus chaque année sur la montagne.

— En 60 ans, la vitesse des steamships a monté de 8½ noeuds à 36 noeuds.

— A Maiwatchin, district chinois, on ne tolère pas la présence de femmes.

— Les mendiants de Barcelone ont convenu de retirer de la circulation toutes les pièces de 2 centimes qu'ils recevront des personnes charitables, afin de contraindre leurs bienfaiteurs à leur donner des pièces de 5 centimes.

— Quand des nuages semblent marcher en sens contraire du vent, c'est un signe de changement de température. Il y a deux courants, l'un chaud, l'autre froid, et la ruisson cause fréquemment la pluie.

— Il vient de mourir dans la Caroline du Nord un jeune garçon de six ans, dont la tête, par grosseur, battait tous les records. Le poids total du garçon était de 65 livres; sa tête, qui avait une circonférence de 46 pouces, pesait 50 livres.

— L'Université de Boston vient d'adresser une pétition demandant un impôt sur le célibat. Les célibataires, d'après l'avis du corps universitaire, doivent être considérés comme se dérochant au devoir de défendre le territoire en temps de guerre. Allons, voilà qui va réjouir les demoiselles à marier.



— A ta place, ma fille, je ferais tout mon possible pour lui rendre le séjour agréable...
— Ben oui, maman, je lui fais de la musique toute la journée, et il part tout de même.

ILS NE SE COMPTENT PAS

Ceux qui savent apprécier la valeur du BAUME RHUMAL sont incompréhensibles.

— Les manufactures canadiennes de marchandises en laine fine sont très occupées et peuvent à peine suffire aux commandes antérieures. Les prix augmenteront en conséquence pour les nouvelles commandes.

— Le commerce total du Canada s'élève aujourd'hui à \$450,000,000. La circulation des billets de banque est de \$39,000,000, contre \$13,000,000 en 1880. Ce fait indique une grande prospérité commerciale.

— Il croît en Australie, un arbre étrange, dont le fruit, de forme semblable à celle d'une banane, d'un rouge ardent, rend aveugles ceux qui les mangent. La cécité est provoquée par la destruction du nerf optique et ne peut se guérir.

— Une jeune philanthrope allemande vient d'avoir l'heureuse idée de recueillir parmi ses amis les bouts de cigares qu'on coupe avant de les fumer. En peu de temps elle eut ainsi rempli cent boîtes de cigares contenant plus de 300,000 bouts de cigares qu'elle envoya à des hospices de vieillards.

— Il n'y a pas très longtemps, les ingénieurs n'exploitaient pas les mines de quartz qui ne donnaient pas \$50 la tonne. Aujourd'hui, les méthodes nouvelles de broyage, de lavage etc., permettent de traiter les Mines ne rapportant que \$3 par tonne et celles-ci laissent encore un bon bénéfice.

— Les rapports de l'Observatoire de Paris nous apprennent que dans les 61 dernières années on a observé qu'un été chaud était généralement suivi par un hiver rigoureux, tandis qu'avec plus de sûreté encore un hiver rigoureux succédait presque toujours à un été froid.

— Pour bien se rendre compte si un diamant est véritable sans avoir recours à un expert, on peut se servir du simple procédé suivant: On prend un morceau de papier sur lequel on fait un petit point au moyen d'un crayon. On regarde le point à travers le diamant, qui sert alors comme une lentille de verre ordinaire. Si on ne voit qu'un point, c'est que le diamant est véritable, mais si la marque s'irradie en une ou plusieurs lignes ou si l'on voit plusieurs points, on peut alors considérer le diamant comme étant faux.

— L'aloë remonte les rivières vers la même époque que le saumon, mais elle n'y reste que quelques jours, le temps d'y déposer ses oeufs, puis elle retourne grand train à la mer, tandis que le saumon prolonge son séjour en eau douce jusqu'aux mois de novembre et décembre. Il en est même qui y passent l'hiver. Le saumon n'est pourtant pas pressé de faire son nid, puisqu'il ne fraie que sous les glaces. D'où vient cette différence ?

— Les différentes fourrures de tous les pays du Nord de l'Europe et de l'Amérique commencent à diminuer considérablement en quantité et les prix augmentent en proportion de leur rareté.

— Toutes les anciennes coutumes se perdent dans notre siècle de progrès, c'est ainsi que les Chinois de New-York ne voulant plus se singulariser, ont coupé leurs queues, et se sont présentés, en habit de soirée, au banquet de l'Association chinoise de la Réforme, tenu sous la présidence du docteur Brouner. Un Chinois de Vancouver, Yip-Yiers, a annoncé que cinq cents de ses compatriotes suivraient l'exemple, d'ici un mois au plus.

Tout s'en va...

Théâtre National Français

1440 STE-CATHERINE

Tél. Bell Est 1736

Tél. March. 526

SEMAINE DU 21 SEPTEMBRE 1903

Le grand spectacle de **Victorien Sardou**

"PATRIE"

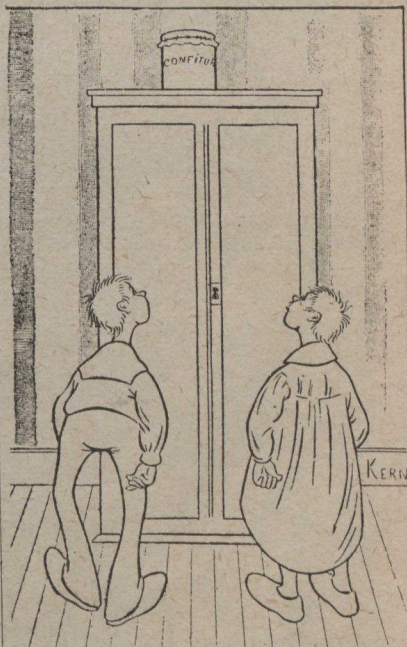
Grande distribution. Costumés historiques

Prix matinées : 10c, 15c, 20c, 25c, 30c.

Prix soirées : 20c, 25c, 35c, 40c, 50c.

Les enfants âgés de moins de 5 ans ne sont pas admis aux représentations.

UN MOYEN TERRE



— Notre mère nous a dit que nous étions libres de "dévorer des yeux" ce pot, mais non d'y toucher. Nous pourrions peut-être y goûter: nous dirons que nous nous sommes servis de la "dent de l'oeil."



— Capitaine, j'ai des inquiétudes, rassurez-moi! Votre navire est-il solide ?
— Parbleu! pourquoi cette question ?
— Voilà, c'est que mon médecin m'a prévenu que je mourrais de la rupture d'un vaisseau...

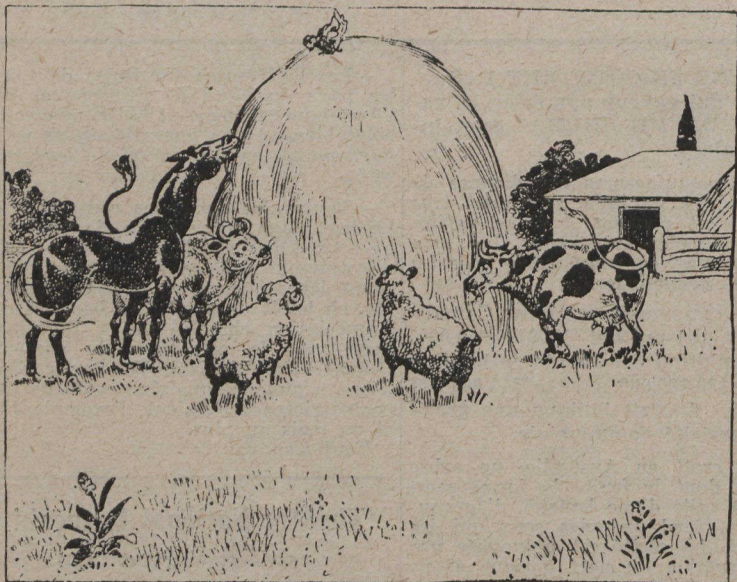
ACCIDENT GRAVE DU À UN ACCENT GRAVE



—Monsieur, vous n'êtes plus mon ami. Vous venez d'insulter ma femme. Brisons-là.



—Je veux bien, brisons-la.



Une caricature inattendue.



LE JUSTE CHATIMENT



Un pauvre homme, ne se sentant plus très bien, fit venir le docteur, qui lui dit :
—Vous êtes fort malade. Ce n'est plus qu'une question de jours ; soignez-vous...



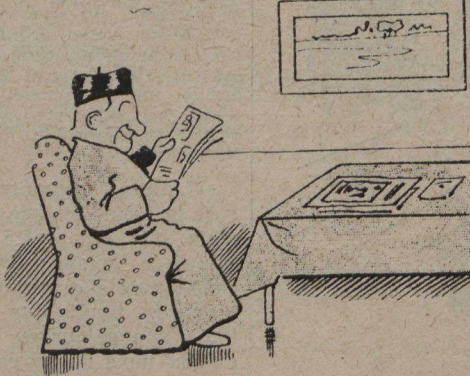
Le pauvre homme tenait à sa peau : il suivit méticuleusement l'ordonnance du docteur. Il allait de moins bien en moins bien...



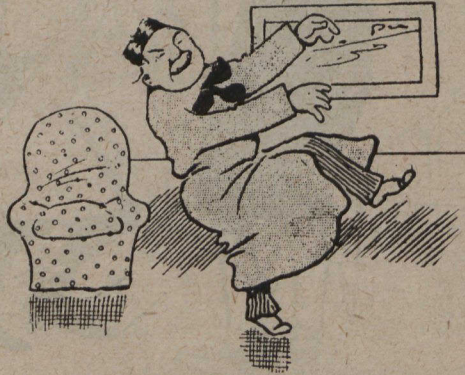
Après quinze jours du régime ordonné, ses forces lui manquaient complètement, et Dieu sait s'il avait pris des drogues, des sirops, des pilules et tout le reste !



Comme c'était un oncle à héritage, un jour son neveu vint le voir. Espérant qu'en supprimant les drogues, les sirops et les pilules, l'héritage ne se ferait pas attendre, le neveu le persuada qu'il ne fallait plus rien prendre du tout.



L'oncle, pour cette fois, écouta le neveu... Et huit jours après le rêve du neveu se réalisait en sens contraire.
L'oncle se rétablissait à vue d'oeil !



Si bien que, quinze jours plus tard, l'oncle, à l'arrivée de son neveu stupéfait, lui esquissa les pas du cake-walk avec des jambes de vingt ans.